



HAL
open science

Aire de repos, ou ainsi font-elles toutes

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

| Gerhardt Stenger. Aire de repos, ou ainsi font-elles toutes. 1997. hal-04931447

HAL Id: hal-04931447

<https://hal.science/hal-04931447v1>

Submitted on 5 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

ELFRIEDE JELINEK

AIRE DE REPOS OU AINSI FONT-ELLES TOUTES

Comédie

Traduit de l'allemand par Gerhardt Stenger

Les personnages :

ISOLDE et KURT (un couple entre deux âges)

CLAUDIA et HERBERT (un couple plus jeune)

un SERVEUR

un OURS

un ÉLAN

quatre ECHANGISTES

deux HOMMES, deux FEMMES

un DEFILE chamarré, quelques ENFANTS

deux ETUDIANTS DE PHILOSOPHIE japonais (absolument des originaux !)

1.

Une aire de repos au bord de l'autoroute. Une grande baie vitrée donnant sur le parking ; dans le fond, des portes vitrées à travers lesquelles on aperçoit un comptoir et la caisse. L'intérieur est sale et sombre, des déchets traînent çà et là. À première vue, la brasserie ne semble pas être ouverte. Clair-obscur. À l'extérieur, des capots de voitures s'approchent de la vitre, se garent ou repartent après un temps, comme des bateaux qui font escale dans un port. Entrent deux femmes habillées de vêtements ultrasport et manifestement très chers, Claudia, plus jeune, et Isolde, plus âgée. La plus âgée est trop vieille et un peu trop grosse pour sa tenue de sport. Mais la plus jeune ne correspond pas non plus vraiment à son accoutrement presque futuriste. Elles déboulent, inspectent les lieux, nettoient les sièges avec des Kleenex, etc.

CLAUDIA : On a eu du mal à les faire s'arrêter juste ici.

ISOLDE : Ils voulaient continuer jusqu'au bout. Comme de grands hommes sveltes avec un but.

CLAUDIA : L'annonce préconisait bien l'aire de repos Zwillingsgipfel¹ ? C'est là que des animaux doivent nous attendre au beau milieu de leurs poils.

ISOLDE : Qu'est-ce que nos maris peuvent s'exciter quand il leur arrive quelque chose d'imprévu ! Arrêter une Mercedes, même dans une chambre de banlieue, ce n'est pas la mer à boire.

CLAUDIA : Pas si simple que ça. Et ils comprennent encore moins qu'on ait envie de manger quelque chose enveloppée dans des sachets colorés. Comme si la nature voulait leur faire violence.

ISOLDE : Le menu ne doit pas leur sembler à la hauteur de la vraie sensibilité d'un cuisinier. Mais les animaux nous ont expressément indiqué cette distance kilométrique et le nom de Zwillingsgipfel. Ils nous ont imposé des pseudonymes.

¹ " Pic jumeau ". Allusion au titre de la série télévisée célèbre *Twin Peaks* (pic jumeau). [NdT]

CLAUDIA : Je ne dois pas oublier : mon pseudonyme est Karin. Je dois encore l'apprendre par cœur.

ISOLDE : Et moi, j'ai menti en ce qui concerne mon âge. Car l'un des animaux a écrit que les femmes au-dessus de la quarantaine ne sont plus des femmes. Mais j'avais tellement envie de faire la connaissance d'un animal.

CLAUDIA : Un animal qui part en voyage n'a peut-être pas beaucoup de choix côté bouffe.

ISOLDE : Sûrement brûlent-ils de savoir qui leur allumera la chandelle. Mon pseudonyme à moi est Emma.

CLAUDIA : Il faut tout essayer dans la vie. Nous sommes toujours si désespérément normales.

ISOLDE : Et qu'est-ce qu'on fera si l'animal ne trouve pas nos corps à croquer ?

CLAUDIA : Dans l'annonce, ils ont écrit qu'ils nous cherchaient pour appuyer sur leur champignon.

ISOLDE : Ça, Herbert et Kurt ne nous le permettraient pas. Tout ce qu'ils nous permettent, c'est de nous enfermer parfois toutes seules dans la forêt.

CLAUDIA : Et les animaux qui y vivent ne veulent pas de nous.

ISOLDE : Tu crois qu'ils attendent déjà là-bas aux toilettes, comme ils l'ont dit ?

CLAUDIA : Il est encore trop tôt. J'ai quand même un peu peur. Surtout que nos hommes vont arriver d'un instant à l'autre pour creuser nos problèmes.

ISOLDE : Tu n'es pas obligée. Tu peux encore reculer.

CLAUDIA : Comment pourrai-je jamais connaître la bête en moi si d'autres bêtes me font déjà si peur ?

ISOLDE : Peut-être qu'ils sont déjà quelque part en train de nous observer pour voir si nous correspondons à la photo que nous leur avons envoyée. *Elles scrutent l'horizon, regardent sous les tables, jettent des papiers, etc.*

CLAUDIA : Ils auront eu le temps de remarquer que tu as envoyé une photo de jeunesse. L'annonce spécifiait : deux ménagères de banlieue.

ISOLDE : Écoute, Claudia, avant que nos hommes n'arrivent : dans un quart d'heure, tu annonceras que tu dois aller au petit coin.

CLAUDIA : Nous avons encore beaucoup de temps, Isolde. Du calme !

ISOLDE : Mais il faut le planifier. Qui refuse la douleur refuse aussi le plaisir, c'est ce que j'ai écrit avec les salutations distinguées dans ma lettre de réponse. Seule la photo n'était pas de moi, puisque je n'ai même pas eu cette tête dans ma jeunesse. Tu crois que l'animal s'en rendra compte ? Ou seulement quand ça sera trop tard ?

CLAUDIA : L'animal que tu t'es choisi verra tout de suite que tu n'as plus trente ans. Quand on cherche des femmes ou des couples dans la région de Carinthie, on n'a pas un très grand choix. Quand tu penses aux costumes qu'ils portent là-bas, tu n'as pas à avoir honte de ton âge.

ISOLDE : Rien qu'à t'écouter ça me titille sous l'étoffe précieuse dont je suis faite.

CLAUDIA : Allons voir les lodens de ces messieurs et comment ils sont taillés.

ISOLDE : Toi, tu n'as pas de soucis à te faire. Ta demeure corporelle te va encore assez bien.

CLAUDIA : L'animal a bien dit ce qu'il appréciait avant tout : se montrer ouvert !

ISOLDE : Chez moi, ils n'ont pas besoin de fausse clé. Ils frappent puis s'étalent par terre parce que la porte est grande ouverte. Ceci dit, quelques organes sont déjà sujets à une certaine confusion.

CLAUDIA : L'âge ne porte pas ombrage. Parce que nous le valons bien.

ISOLDE : Nous avons cependant exigé de l'animal une discrétion absolue. Il ne faut pas qu'on rencontre tout à coup la créature dans notre manière de vivre ! Ça serait gênant comme de la vermine dans le chateau du sentiment.

CLAUDIA : Bah ! Ça ne nous empêchera pas de chanter comme avant.

ISOLDE : Je ne veux plus être une nature fermée. Je veux être souillée ! Je veux hurler de plaisir sur le nid d'un superphénix.

CLAUDIA : J'ai pensé que mon cul et mes cuisses procureraient de nombreuses unités stretching à palper.

ISOLDE : Il paraît que l'un des animaux est un galant homme de Murau² qui adore les sorties à la journée. C'est juste le temps dont nous disposons. Une demi-heure grand maximum !

² Ville en Styrie. [NdT]

CLAUDIA : L'autre animal est également un monsieur élégant, paraît-il. Il me confessa jusqu'où il veut plonger dans l'abîme de ses désirs inassouvis.

ISOLDE : Et toi, tu succomberas à ses pulsions.

CLAUDIA : Ne prononce surtout pas ton nom, Isolde. Tu vas toujours si vite en besogne.

ISOLDE : Je dirai ce que j'ai concocté : mon corps est une étable pour lui. Quand j'ouvre la porte, il arrive et réclame sa chaîne au cou. Quand un animal se met à courir, tous les autres courent aussi. Même quand ils n'ont pas encore reniflé ce qui veut les anéantir. *Le capot d'une grosse Mercedes s'approche la vitre. Deux hommes, un plus âgé et un plus jeune, en descendent. Ils ressemblent parfaitement à Niki Lauda³ et Alberto Tomba⁴ : vêtements ultrasport qui ne s'accordent pas non plus tout à fait avec leur anatomie. Ils portent un vélo de course auquel il manque une roue ainsi qu'un sac rempli de cannes de golf. Ils sont chargés de bagages et peinent à entrer.*

HERBERT : Vous êtes déjà allées aux vécés ? On ne restera sûrement pas ici. D'ici, on ne voit pas la nature.

CLAUDIA : Assieds-toi, chéri ! Non, on n'ira aux vécés que dans un quart d'heure.

HERBERT : Mais vous étiez si pressées tout à l'heure. C'est ici précisément que vous étiez pressées de faire vos besoins.

KURT : C'est dégueulasse, les gens qui se sont soulagés ici. Quelqu'un a dégueulé par terre, là-bas.

HERBERT : Ici il y a quelque chose par terre qui ressemble à des poils que quelqu'un a perdus.

KURT : Pendant des années, on injecte du sport dans notre corps afin qu'il gagne une compétition contre lui-même, et crac, on est molesté par les déjections d'autrui.

HERBERT : Je me mets au défi, car je veux être plus rapide que mon corps. Et voilà du rebut humain qui fait surface, fait quelques paniers, reste collé : des sacs pendus devant moi. Mais ils ne m'incitent pas.

³ Champion autrichien de formule 1. [NdT]

⁴ Champion italien de ski. [NdT]

KURT : On va boire un coup, puis on se dépêchera de repartir.

CLAUDIA : Mais j'ai faim.

HERBERT : Tu ne veux pas manger ici tout de même ? Surtout qu'en ce moment cinq types au moins veulent nous piquer la voiture ou nous infecter avec leurs salmonelles mal élevées. *Par la suite, les hommes lorgnent dehors à tour de rôle, puis s'assoient.*

KURT : La déchéance et la maladresse financière persuadent les hommes de déballer leur linge sale devant le monde entier. Ils se réunissent dans ce genre d'endroits pour nous plaquer là dans nos vêtements boutonnés à moitié.

HERBERT : Si on faisait quelques smashes avec ces balles sans but avant de les renvoyer dans leurs trous ?

KURT : Les voilà qui courent d'eux-mêmes, mais pas à pied ! Ils sont décorés avec toutes sortes de nuits pleines d'ennui.

CLAUDIA : Ne t'énerve pas !

KURT : J'aimerais bien te voir quand la voiture sera partie !

HERBERT : C'est bien comme ça que ça se passe en principe : nous cherchons la vérité et voulons nous extérioriser une fois que nous l'aurons trouvée. Alors que les pauvres veulent tout le temps entrer chez nous.

KURT : Mais ils faiblissent dès qu'ils voient à quels prix nous estimons notre valeur.

HERBERT : Ah, partout cette crasse avec laquelle ils couvrent même leurs tables à manger.

KURT : Dans l'entreprise, la seule vue dont ils jouissent est à travers la fenêtre transparente des enveloppes.

CLAUDIA : Qu'est-ce que tu racontes, Kurt ?

HERBERT : Est-ce qu'il faut vraiment rester ici ?

CLAUDIA : Le temps que nous nous soyons reposées.

KURT : Ici même ? J'entends déjà leurs excuses quand ils faucheront la voiture : elle nous allait moins bien qu'à eux ! Elle nous serrait autour de la poitrine !

HERBERT : De toute façon, personne ne nous sert ici.

KURT : Les gens dehors sur le parking m'ont regardé, tout à l'heure, avec des yeux de merlan frit. Comme s'ils avaient quelque chose à donner. On a beau leur rembourrer le lit avec des crédits, leurs draps sont toujours raides à cause du foutre qu'ils répandent sans effort en déchargeant trois ou quatre fois de suite.

ISOLDE : Kurt, tu n'es pas chez toi ici !

KURT : Heureusement.

CLAUDIA : Au lieu de payer les mensualités, ils acquièrent une télé afin de pouvoir se regarder jaillir de leurs enfants qui leur ressemblent comme deux gouttes d'eau. Des écoles. Des églises. Des hôpitaux.

ISOLDE : Où est le goût des plaisirs simples ?

KURT : Tout le plaisir est pour moi !

Soudainement une lumière vive s'allume. Éclairés par le néon, des nus obscènes de toutes les couleurs et dans toutes les positions s'agitent comme sous l'effet d'un stroboscope. Des affiches et des posters surdimensionnés représentant des magazines pornos sont hissés à l'instar des bannières accrochées dans les églises à la Fête-Dieu. On peut aussi ajouter des hommes-sandwichs qui se promènent etc. Notre quatuor fait comme s'il ne se rendait compte de rien.

CLAUDIA : Je crois que les sources de Fadinger⁵ doivent se trouver près d'ici. Il est presque impossible d'avoir de l'eau minérale qui dort, car les gens veulent toujours se déchaîner à tort et à travers. C'est pour ça qu'ils partent si vite en fumée. Pfffut !

ISOLDE : D'ici, on devrait pouvoir apercevoir aussi la croix du Hornjoch⁶. *Elle sursaute à l'instar des hommes et lorgne dehors.*

CLAUDIA : Il fait trop de brouillard.

KURT : Je trouve que ce paysage a l'air d'avoir été abandonné par les hommes. On les entend frapper derrière les murs, les hommes. Ils veulent une nouvelle voiture pour retourner en plein air, comme si la nature détruite les appelait au secours.

HERBERT : Des hommes qui ne démarrent que lorsqu'on leur tape dessus.

KURT : C'est cela.

⁵ Nom de source fictif. [NdT]

⁶ Nom de montagne fictif. [NdT]

HERBERT : Nous aussi, on aurait pu prendre part à la destruction de la nature, mais heureusement nous étions partis avec le train auto.

KURT : Pourquoi se priver de lecture ? Pourquoi se priver de vin rouge ?

ISOLDE : Plus tard, nous pourrions seulement être passés en nous promenant.

Tous s'emploient intensément à nettoyer la table et les chaises avec des mouchoirs à papier.

HERBERT : Avec les hommes, on est toujours obligé de s'essuyer. Pourquoi ne restent-ils pas rentrés en eux-mêmes ?

KURT : Ils auraient peut-être tout à gagner en portant, comme les femmes, de la lingerie affriolante.

HERBERT : Je ne peux parler que pour moi-même, mais hier Claudia et moi, nous avons rendu visite tous les deux à nous-mêmes.

CLAUDIA : C'est vrai. Et nous sommes même restés jusqu'à la fin de l'heure de visite. On a purgé notre temps.

KURT : Lancez un appel à l'aide clair et distinct si quelqu'un essaie de nous voler la voiture !

Il lorgne dehors, se rassied.

ISOLDE : Écoutez, Herbert et Claudia. Maintenant que vous portez vos tasses à la bouche devant tout le monde, je m'aperçois que vos langues de bois sont entourées d'un filet d'or.

KURT *se rassied* : Non, fausse alerte. Ils traînent toujours, comme s'ils étaient morts trop tôt, à côté de leurs véhicules surchargés, près de l'entrée à laquelle ils se frottent comme des chats pour qu'on les laisse entrer. Ne souhaitent que remplir leurs bouteilles au robinet. Ces étrangers. Ils se poussent vers nous comme des animaux qui veulent jouer. Alors que les gens du pays désirent se ruer à l'étranger par tous les moyens.

ISOLDE : Tu n'oublies pas qu'on doit aller quelque part, Claudia ?

CLAUDIA *regarde sa montre* : Bientôt, Isolde ! Voyons d'abord la carte pour choisir notre menu.

KURT : Qu'est-ce que la haine, en fait ? Qu'est-ce que l'amour ? Ils ont rendu ce pays plus grand que d'autres. Parce que les hommes ont tout donné ici. Pour échauffer les autres avec Mozart et ses immondices qu'ils ont reproduites en plastique.

HERBERT : Oui, ils ont chauffé des hommes au rouge.

KURT : Les voilà servis !

ISOLDE : On ira se servir plus tard, Kurt.

KURT : Qu'est-ce que tu veux acheter ici ? Ce qu'on trouve de mieux ici, la vue fantastique sur la croix de saint Rupert, a été machiné par la nature.

CLAUDIA : Mais peut-être trouverons-nous dehors un coupleur accueillant dans lequel nous pourrions mettre les doigts ?

ISOLDE : Qui nous fera enfin briller.

KURT : Tout ce qui brille ici, c'est le reflet de la télé, une image excitée à chaque instant.

HERBERT : Là-bas la salle de télé, au cas où il pleuvrait. *Il montre une affiche porno.* Au royaume de Dieu, où Jésus passe sa jeunesse et s'ennuie.

KURT : A chacun son article de sport pour lequel il est bâti. Dieu a été remplacé par les stars dont les prouesses s'écoulent inutilement dans tous les canaux. Alors que personne ne nous attend à visage découvert.

HERBERT : Oui, la lie de l'homme est pendue au tube cathodique qui lui renvoie son image en agrandi.

ISOLDE : Ça fait longtemps, Kurt, que tu n'as plus été auprès de moi pour me faire perdre la raison. As-tu changé d'avis ?

KURT : Ça va pas la tête ? N'as-tu pas remarqué, Herbert, que les femmes veulent toujours qu'on les tire du pétrin de leurs grands et fermes sentiments ? Et par nous par-dessus le marché ! Elles ont calculé combien nous sommes prêts à payer pour leurs sentiments.

HERBERT : Tout à fait d'accord. Restons calmes. *On entend un bourdonnement qui ressemble à celui d'un essaim d'abeilles. Tous écoutent pendant un moment. Les abeilles s'énervent de plus en plus.* Il n'y a que les inquiets qui ont le bourdon. Des animaux !

KURT : Dehors, c'est l'enfer. Des gens comme nous n'offensent personne.

HERBERT : Oui. Offensive. Enfin les humiliés et offensés marquent un but.

CLAUDIA : Pourrai-je trouver un peu de compréhension auprès de toi, ce soir, Herbert ?

HERBERT : Non mais tu déconnasses ! Sans blague ! Claudia ! Tu veux être gaspillée, ensuite tu ne pourras plus profiter de toi ! Avec moi, même la petite monnaie produit du fumier.

KURT : Avec moi aussi ! Comme du linge nickel sur le tapis.

HERBERT : Pourquoi suis-je si dur, Claudia ?

CLAUDIA : Je n'ai pas remarqué que tu l'aies dur.

Bourdonnement d'abeilles.

ISOLDE : Regarde - *elle montre l'affiche porno* -, n'est-ce pas cette championne de sport ? Celle qui se serait dopée, comment s'appelle-t-elle, je ne sais plus, en tout cas ses résultats truqués brillent maintenant sur la surface grasse de sa peau.

CLAUDIA : Elle porte un néant plastique entre ses jambes, on le voit à peine. Sans doute ne connaît-elle pas d'autres tabous que ceux que la médecine a érigés en guise de clôture devant ses propriétés. Ah, si nous étions aussi si simples ! Avaler des substances, évacuer des sujets, chouette !

HERBERT : Tu ne voudras pas être comme ça, Claudia !

ISOLDE : Si. Claudia veut être exactement comme ça.

HERBERT : Fraîchement pressée ou comme fraîchement pressée.

CLAUDIA *montre l'affiche porno, les abeilles bourdonnent* : Vise un peu ce qu'il y a écrit sur l'affiche : la performance de cette région, mis à part la croix du sommet, consiste dans la présence d'un lac artificiel long de plusieurs kilomètres, qui évacue l'électricité quotidienne.

HERBERT : L'intense plaisir ! On n'a rien sans performance. Sinon on perd trop de nature. Même lorsque nous tripotons doucement notre partenaire.

KURT : Lui aussi, il essaie de nous tripoter du fin fond de ses cheveux ! Il faut absolument honorer ça.

CLAUDIA : Le partenaire nous allume avec ses doigts culbuteurs jusqu'à faire péter notre culasse. Tant j'ai besoin de Herbert, et ainsi Herbert a besoin de moi.

HERBERT : Quand est-ce que nous pourrons enfin commander quelque chose ?
Bourdonnement d'abeilles.

KURT : Ce bruit est chaud comme braise. Il me donne l'impression d'avoir déjà porté une fois des regards distraits sur le bas-fond d'un individu. C'était dans une piscine par rapport à une Naïade. Elle était fichtrement bien roulée !

HERBERT : C'est cela, notre système hormonal est une solide forteresse. Il doit supporter tant de choses.

CLAUDIA : Je n'aurais probablement pas à occuper une position inconmode si tu étais mon chef, Herbert.

ISOLDE : Toi non plus, Kurt, tu ne t'aventures jamais à tes risques et périls. Pourquoi ne te lances-tu jamais ? Ne serait-ce que pour te promener sur mes voies nerveuses ?

KURT : A la place de ça, tu as une crème à la formule exclusive fibreflex.

CLAUDIA : Mais il y a quelque chose en moi qui voudrait sortir de dessous les soins de jour.

HERBERT : En revanche, tu as amélioré ton revers. C'est seulement quand on te voit jouer au tennis qu'on mesure l'épaisseur de ton existence.

CLAUDIA : Et ça s'empresse à se détacher de moi ! Oui, Herbert, le sport est moins facile que toi parce qu'il faut d'abord apprendre des règles par cœur.

KURT : Voilà ce qu'il faut faire, Isolde, toi avec ta musique classique ! Sous tes cheveux laqués tu es raide comme un capot fermé. Il faut que tu te corriges.

HERBERT : Il paraît que la source Fadinger est une fontaine de jouvence, même pour des cas difficiles. *Bourdonnement.*

ISOLDE : Je rêve parfois qu'un vaporisateur géant me tombe dessus.

CLAUDIA : Quant à moi, aucune préparation ne contient toute la tendresse dont j'ai besoin. Toi, par exemple, pourquoi n'es-tu pas tendre avec moi, Herbert ?

HERBERT : Mais suis-je la possibilité ?

KURT : Toujours vous vous attendez à ce que d'autres vous fassent vibrer.

HERBERT : On peut vous comprimer et vous étirer tant qu'on veut, l'air entre et sort, mais pas un son ne s'en échappe. On n'entend que votre respiration.

KURT : Quel paysage merveilleux ! Il aurait pu nous parler.

HERBERT : Quelles merveilleuses forêts profondes. On peut hâler quelqu'un pendant des semaines pour en boire une gorgée.

ISOLDE : Ne serait-ce pas chouette, Kurt, d'avoir un organe grand pour deux ?

KURT : Oui, l'orgue dans la vieille église paroissiale. D'après le dépliant, le lac aussi gèle en hiver.

ISOLDE : Dis donc, on ne badine pas avec moi.

HERBERT : On ne peut même pas se rendre au sauna sans être jaugé par des regards confus. Claudia, tu as eu une fichue idée de nous amener ici.

ISOLDE : Kurt, quand je te cherche dans une mansarde lambrissée, tu n'es jamais là. Moi, je te suis, je t'attrape — rien. Je n'en reviens pas. Qu'est-ce qui sommeille en moi et s'est levé trop tard ? C'est mon corps que j'emmène pour être comme un chien à l'attache.

CLAUDIA : Moi aussi, ça m'est déjà arrivé. Le corps lève la tête, puis il regarde dans une toute autre direction.

HERBERT : Si on se laissait aller un peu ? Là où nous pourrions être émus ?

CLAUDIA : Le sport ! Oui, le sport ! C'est là que les bien pensants et les gens posés se rencontrent, je veux dire les bronzés.

KURT : Tu fais aussi du rallye cet été ? On pourra enfin faire don de nos personnes à des peuples obscurs.

HERBERT : Maintenant le rideau de fer a disparu. Ça se fête, n'est-ce pas ? Savoir s'il y a assez d'essence sans plomb en Russie ?

ISOLDE : Je n'ai pas envie d'expérimenter à mes dépens comment échoue une femme d'un âge mûr. Je veux que des lèvres charnues me poussent de partout.

KURT : Tes paroles embrasent le ciel, c'est dingue.

ISOLDE : Et toi, Kurt, tu es la seule personne autorisée à effectuer un retrait.

KURT : Le reste, c'est de la flore alpine.

CLAUDIA : Bon, moi, je vais sortir. Tu me commandes un jus de fruit, Herbert ? Les jus ne vont pas s'amener d'eux-mêmes pendant mon absence.

HERBERT : Je pense parfois qu'on n'est pas plus avancé avec autrui car il a gardé les yeux fermés.

KURT : Un long couloir. Des étrangers sont arrivés avec des bourses culturelles qui s'ouvrent à tout un chacun. Comme des peignoirs sales. C'est dégoûtant. Tu ne peux pas vouloir ça, Isolde.

CLAUDIA : On est bien installées dans notre for intérieur, très confortable. Tu viens, Isolde, je veux dire : " Emma " ? *Les deux regardent leurs montres, se lèvent, ouvrent des troussees de maquillage.*

ISOLDE : On a des devoirs envers son corps, Claudia, je veux dire : " Karin " !

CLAUDIA : Oui. La terreur qui sévit dans le corps parce qu'il est impénétrable à la vue augmente encore à cause de l'obscurité qui règne au dehors.

ISOLDE : On ne voit rien en dehors de soi-même. Mais après un moment de panique, l'écran s'allume et nous pouvons inspecter notre programme de variétés.

CLAUDIA : Ah, là, là, on en a fait de belles, nous autres femmes !

Elles se font signe mutuellement par des pantomimes. Bourdonnement d'abeilles très fort.

ISOLDE *presque inaudible* : Nous devons aller faire pipi.

CLAUDIA : Oui. Qui renie la douleur se renie soi-même. C'était écrit dans la petite annonce avec un salut cordial.

Les femmes sortent. Le bourdonnement cesse brutalement. On voit au fond la caisse avec le comptoir. Les femmes s'arrêtent, fouillent parmi les articles, achètent un tee-shirt, etc., on les voit à travers les portes vitrées. Un petit numéro de variété s'exécute dans le silence. Un ballet sans prétention, visible seulement à travers les portes vitrées. On soulève des femmes puis les laisse tomber. Un chanteur fait semblant de chanter dans un micro, etc.

Sur le devant de la scène : le serveur, négligemment vêtu, s'approche de la table et se penche au-dessus de Herbert et Kurt restés seuls.

SERVEUR : Que désirez-vous ?

HERBERT ET KURT *ensemble* : On s'est déjà amusés aujourd'hui avec nos skis alpins et nordiques.

SERVEUR : A cause de votre tolérance, ces femmes pourraient vous échapper avant que vous ayez fait un tour de piste. Pipez le mot juste avant qu'il ne soit trop tard !

HERBERT : Elles ne suivent pas les étrangers.

KURT : Elles sont en train de réfléchir, sous quel survêtement leur corps ne perd pas prise. C'est pour ça qu'elles achètent des tee-shirts.

HERBERT : Elles achètent. Sous leurs semelles les fleurs se dressent comme une érection, avec une dureté minimale garantie de plusieurs mois.

KURT : Car la nature doit d'abord admettre que nous sommes disposés en groupe sur elle-même.

HERBERT : Oui, la vie que nous nous sommes choisie est un long fleuve tranquille.

SERVEUR : Oui, mais Dieu vous a roulés quand il a fabriqué votre conserve en introduisant votre essence sous forme de germe empoisonné. Santé et prospérité ! Vous avez déjà hâte de partir, n'est-ce pas ? Le monde nous amuse davantage lorsqu'il est reflété par un quotidien du soir et la télé. Vous prenez soin de vous morceau par morceau en laissant les gens traîner autour de vous comme des meubles. Vous voulez vous débarrasser de ces femmes aussi vite que possible, tout comme du temps auquel vous cherchez aussi à échapper sur vos skis.

HERBERT : On préfère louer quelqu'un de nouveau dans une robe. Avec rien dessous. Les visages des plus menues top-models gastronomiques changent plus rapidement qu'un fantôme qui vous jette son drap aux pieds.

SERVEUR : Daignez regarder un instant autour de vous : vos femmes sont en train de claironner à haute voix le sexe qu'elles ont reçu. Elles dévastent leurs petits pains. C'est quand tout le monde est rassasié que sévit la famine. Rappelez-vous : les animaux sauvages ne sont pas les seuls sauvages au monde. Toute apparence abandonne les maillots brillants des cyclistes qui moulinent des hommes vivants. La nuit arrive et nous devenons obsédés. Quelle étoffe que celle qui accueillerait gentiment notre membre ! Dans les vêtements de sport il y a peu de place pour la jouissance. En même temps, le sport est le seul membre qui nous émeut. Des

femmes se déshabillent ! Un explosif plastique qui nous projette entre des cuisses étrangères. Oui, la forme sublime d'une femme ne peut que gagner grâce au sport ! Elle est remodelée par les petits doigts inexpérimentés de molécules artificielles. Elle s'étire presque autant qu'un maillot. Dessous, la tirelire d'une secrétaire attractive qui offre sa fente à nos sécrétions jusqu'à ce qu'elle pige la manœuvre. Ce qu'elles font toujours ! Regardez ! Des chemins blancs et rondelets sur lesquels de la chair fraîche s'offre à vous dès vos premiers pas. Circulez ! Contrairement à ce qui se passe dans la nature où les animaux nous fuient, nous ne cessons de quêter l'animal dans l'autre. Ah, les femmes ! Elles n'aiment pas la solitude parce qu'elle amplifie le tic-tac de la bombe à retardement qui sommeille en elles. Bientôt il ne restera plus rien d'elles que leurs habits, qui sont plus élastiques que le temps. Maintenant elles partent ! Regardez !

KURT : Cela nous fait ni chaud ni froid. Elles ont dépassé le stade des folies adolescentes.

HERBERT : Oui, c'est bien vrai pour Claudia et Isolde. Ça ne bouge plus sous le capot. Nous sommes nantis avec elles.

SERVEUR : Voyez comme vos dames se dépassent ! Pour que des étrangers leur introduisent un programme de variétés instructif, une bombe presque radioactive tellement elle est active. Ces femmes sont à peine présentes mais elles ne pensent qu'à se livrer. L'âge ne porte pas ombrage. L'apparence n'a pas d'importance.

HERBERT : Ce n'est pas ce genre de réflexions qui risque de nous emporter.

KURT : En ce qui concerne Isolde, c'est totalement exclu ! La fermeture de mon compte en banque la protège contre toute effraction par des personnes étrangères au service. C'est pour ça que nous paraissions prendre notre pied sans effort.

HERBERT : Le lac modeste entre ses cuisses que Claudia a péniblement endigué avec de l'élastan pendant de longues années suffit à peine pour nous deux. Les poissons n'y trouvent pas grand-chose à boire. Sans compter que Claudia et Isolde sont devenues si dociles sous notre férule qu'elles ne se permettraient pas de manger des fruits sans notre permission.

KURT : Je ne peux pas croire qu'elles aient tout à coup besoin d'un bateau de course pour se lâcher la bride. Alors qu'on a presque pied dans leurs eaux stagnantes tellement elles sont peu profondes.

SERVEUR : On parie ?

KURT : Mais nous sommes des cylindrées puissantes. Tout le monde en convient quand on voit notre voiture, même la police en pleine action.

HERBERT : Nous n'ajoutons pas foi au court sermon que vous nous présentez, Monsieur le Serveur.

SERVEUR : Vous voulez dire que votre Monsieur Propre les a bien frottées dans le sens des poils ?

HERBERT : Je ne dirais pas cela. Mais elles restent pour nos excursions un gîte fort apprécié, où l'on peut aussi faire la cuisine. Elles passent à la casserole jusqu'à la dernière goutte de jus. Pas un moment de plus.

SERVEUR : Je pense que si vous les sautiez sans les rideaux fermés, vous tomberiez carrément en panne. Chez d'autres femmes, il vous arrive de faire tomber votre béchamel dans la béance : éventuellement une petite culotte sous le trench-coat ou un sous-tif, mais ceux-ci ne restent jamais longtemps, n'est-ce pas ? C'est le propre de ces excursions de ne durer tout au plus que jusqu'au Journal des sports.

KURT : D'accord, je n'insisterai pas. Je veux bien donner plus de confiance à mon doigtier, mais pas forcément auprès de nos femmes qui l'ont éduqué pendant des années. Avec elles, il se comporte comme un enfant de cœur et ne bouge pas.

HERBERT : On n'hésite pas, s'il le faut, à faire valoir nos exigences. Double pénétration et jeux de langue. J'aime décharger partout les détritrus de mon falzar qui reste ici et là tacheté de matériel humain en train de naître. Oui, ce matériel a donné naissance à des champions ! Et un, et deux, et trois zéro !

KURT : Herbert a raison. Nous sommes dans la force de l'âge. Nous honorons tous les orifices.

HERBERT : On les transite comme la bouffe.

*Quelqu'un passe et vole négligemment, comme en passant, la moitié du vélo.
Personne ne s'en aperçoit.*

SERVEUR : Si vous approchiez vos femmes sous un déguisement, Messieurs, elles se feraient sauter même par vous !

HERBERT : Possible, mais inactuel. Impossible. Imprenable avec la main libre.

KURT : Elles sont en concurrence avec des libertines. Le sachant, elles se tiennent coites.

HERBERT : Elles ne perdent la tête qu'avec nous. Et nous, on ne s'est pas fait voler, on a travaillé dur pour les faire travailler tête bêche.

KURT : Mais jamais de la vie !

SERVEUR : Peu importe. Vous venez d'entamer le temps dans l'emballage de la nature. Il faut tout manger maintenant. Toutes les possibilités se réveillent maintenant sous vos couettes bio-laine, jouent avec vos membres et s'accrochent à nous. La vidéo, par exemple, est le représentant le plus imposant de toutes les représentations humaines que nous sommes amenés à donner devant les femmes et à recevoir par les femmes : applaudissez ! applaudissez ! Vous, Messieurs, vous êtes des eaux qui dorment respectables, mais vos femmes veulent que vous formiez tous ensemble un grand lac jusqu'à ce que les sentiments de vos femmes soient canalisés et les vôtres, définitivement foulés. Vous me faites pitié ! Comme vous piétinez ! Et tout le temps ces bruits crépitants de mastication et de magasins ! Cette rage ! Alors que quelqu'un a seulement ouvert le robinet. Un immense jet d'eau, les femmes aiment ça. Quel chichi quand l'âme arrive dans la tempête. Elle nous manquait encore, celle-là ! Non, un instant, ce n'était pas encore elle ! D'abord, elles se font lécher la chatte. Il vous arrive parfois de décharger plus tôt que prévu et vous essayez le reproche d'avoir épuisé vos réserves. N'ai-je pas raison ?

HERBERT : Je ne peux plus les compter. Une discussion comme punition.

KURT : Moi, avec la seule main libre à ma disposition, j'ai dû souvent mettre en branle un engin d'Isolde.

SERVEUR : Les performances des femmes nous font peur. Elles ne se préoccupent que de la vie entière, jamais des verres et des assiettes avec lesquelles elles sont livrées.

Vos femmes appartiennent sans contredit au genre de gonzesses qui cultivent leur sexe de telle manière que rien d'autre ne puisse s'ériger à côté.

HERBERT : En fait, elles nous ont toujours fort bien compris. Donc, inutile de chercher à les comprendre.

KURT : Isolde ne sait pas où donner de la tête avec tout ce qu'elle a envie de faire. Mais elle ne fait rien parce qu'elle préfère en parler.

HERBERT : Oui, elles nous donnent beaucoup de paroles, mais ces paroles ne nous parlent pas.

KURT : Elles parlent comme si elles devaient se démolir pierre après pierre.

Quelques échangistes gaillards, plus ou moins déshabillés, courent subitement à travers la pièce en se poursuivant. Un homme en slip, à moitié essoufflé et difficilement audible : On a beau leur offrir la meilleure vue sur au moins vingt-trois virgule sept centimètres, elles s'enfuient comme les enfants devant la raclée. Prétendent un mal de tête. Quelques soupirs quand même ! Et toujours on y trouve des arêtes. Et on n'y est jamais préparé.

Un d'entre eux pique le sac de golf. Personne ne s'en aperçoit.

SERVEUR : Permettez-moi de vous recommander quelques petits changements : osez la différence ! Sachez que de fausses barbes changent les humeurs des noctambules d'au moins un demi-degré. Elles ne vous reconnaîtront pas, ces bécasses que vous ramenez à la vie dans leur trou depuis des années ! Sévissez contre vos femmes ! Elles s'emporteront d'abord dans la cuisine devant leurs verres et leurs couverts, puis elles se mettront sagement dans toutes les positions que la nature a prévues pour elles. Mais les places seront prises, car la nature favorise la jeunesse. Elle peut lui enseigner l'éveil pour qu'elle puisse se rendre au concert de rock.

HERBERT : Que voulez-vous que je fasse si on reconnaît tout de suite mes qualités de mec viril et bien membré ? Il y a des choses qu'on ne peut pas déguiser parce qu'elles sont trop évidentes.

KURT : Moi aussi, on pourrait me reconnaître infailliblement à mon mini-tanga.

SERVEUR : Essayez donc de ressembler à des étrangers. Il n'en faut pas beaucoup, car vos femmes ne vous ont pas regardés de près depuis des années. Et quand le

silence strident sonnera dans leurs organes, elles décrocheront assurément...

l'écouteur d'où se répand la voix tendre de votre atmosphère. Peut-être qu'alors votre effroyable physionomie de tous les jours deviendra soudainement étrange et neuve ou comme neuve à la femme.

Deux couples éméchés et presque déshabillés occupent la table d'à côté. Ils rient, on n'entend peut-être que des bribes de ce qu'ils disent à cause de la musique d'ambiance qu'on entend maintenant. Le serveur se penche au-dessus de Kurt et Herbert et leur tend le menu, recommande quelque chose, mais les deux hommes n'ont d'yeux que pour les couples d'à côté.

HOMME 1 : Où êtes-vous garés ?

FEMME 2 : Juste à côté des chiottes. Comme ça, on y sera tout de suite. On se sent vite à l'étroit là où il y a des hommes.

HOMME 1 : Veille à être étroite toi-même ! Et puis d'abord, ton grand clitoris dont tu m'as entretenu dans la voiture, est-il vraiment un cadeau de Vénus ? Pour moi, c'est du boulot et rien d'autre.

FEMME 2 : Tu demandes comme si j'étais un animal. Celui-ci, au moins, démarre après un bon coup.

HOMME 2 : Dans mon corps, les options sont déjà de série. Pour ma voiture, il m'a fallu les payer en supplément.

HOMME 1 : Extrême ! Je suis dévot et cherche des dessous de femme déjà portés et des collants Dim.

FEMME 1 : Prenez les miens ! *Elle quitte ses collants sous la table et les tend à l'homme. Celui-ci les renifle et les jette dans la poubelle.*

HOMME 1 : Pas la bonne marque. Ils ne sont pas en lycra !

FEMME 2 : Vous pensez que je devrais vraiment acheter un réacteur à mon mari pour sa petite pulsion ?

FEMME 1 : La dernière fois, il y avait un commercial qui a expliqué comment il fonctionne. Si tu dois lui acheter une pompe à vide pour sa bibite ?

FEMME 2 : Ça le fait bander plus vite qu'une émission politique à la télé.

HOMME 1 : On rencontre toujours des femmes ici qui ne baisent pas à la mode d'Italie parce qu'elles n'aiment pas la terre jaune. Mais je me barre tout de suite si personne ne répond quand je frappe aux portes - à toutes les portes, ma parole. Je disparaissais alors derrière les buissons. Je baise par tous les trous, sans exclusive. D'ailleurs, vous ne seriez même pas incluses dans un choix exclusif.

FEMME 2 à *Femme 1* : La taille et la vigueur de son pénis laissent à désirer. On inspecte la carabine en se demandant si elle est chargée ou pas.

FEMME 1 : Je crains que le maniement du marsouin ne soit pas sans danger.

FEMME 2 : Comme tout ce qu'on ne sait faire qu'à peu près.

FEMME 1 à *Homme 1* : Je regrette de vous décevoir. Ma porte de derrière n'est pas ouverte. Je préfère les jeux de godes.

HOMME 2 : Pourquoi avez-vous besoin de nous ? Moi, je cherche une femme qui ne demande pas tout le temps à voix forte si quelqu'un est là au moment où j'ai envie de travailler avec mon Popaul. Il faut qu'elle aime mon petit. Les adultes, en revanche, doivent le gronder parce qu'il s'est sali. *Il sort de sa serviette une couche-culotte et une barboteuse bleue claire, une taille extralarge évidemment. Il l'enfile péniblement sur son caleçon.* D'ailleurs, ce n'est pas vous sur la photo !

FEMME 1 : C'était ma sœur. Elle ne peut pas aujourd'hui, elle a déjà prévu quelque chose.

HOMME 2 : J'aurais préféré votre sœur. Je l'imaginai déjà comme ma mère dans mes rêves.

FEMME 1 : Moi, je pourrais vous proposer un covoiturage.

HOMME 2 : Je ne voudrais même pas rouler avec vous.

FEMME 2 : Quant à moi, vous n'auriez le droit de m'utiliser que sous un imperméable très fin sous lequel votre membre solitaire tremble comme devant la froide indifférence du seul parti pour lequel vous votez sans doute depuis des années⁷.

Voilà !

⁷ Allusion au reproche souvent adressé au parti socialiste d'être devenu froid et distant vis-à-vis de ses électeurs. [NdT]

HOMME 1 : L'enfant est la seule concurrence érotique de la femme. Vous avez bien raison de vouloir être enfant. Mais pas avec moi !

HOMME 2 : J'en ai marre de m'arrêter après une seule décharge. L'enfant hurle quand il est embroché sur un sexe. Je m'en réjouis d'avance !

HOMME 1 : Attendez que je perde la maîtrise de mes éliminations, même si je n'évolue qu'en deuxième division.

FEMME 2 : Mais j'ai des photos et des vidéos pour lesquelles il existe un nid à part.

HOMME 1 : Faites voir à quoi vous ressemblez sur une photo ! On verra si la réalité lui emboîte le pas.

Le groupe se rapproche et regarde les photos, de temps à autre ils tiennent une diapo contre la lumière. L'homme-nourrisson est prêt et essaie son corps dans sa barboteuse comme un jogger. Ils chuchotent encore quelques instants puis se lèvent et partent ensemble.

SERVEUR : Avez-vous entendu ? Une toute nouvelle idée du confort. Tandis que vos femmes sont obsédées, pendant des semaines, d'une coiffure ratée, n'est-ce pas ?

HERBERT : Vous pensez que la chair doit surgir tous les jours ?

KURT : Vous pensez qu'on peut se sentir comme un dieu dans un corps étranger ?

Qu'on peut forcer la porte d'une chambre qui nous est défendue ? Et que le corps jaillit mieux que la dernière fois, ou il ne jaillit pas du tout parce qu'il est trop fatigué ?

SERVEUR : Ne gaspillez pas votre temps de vie pour rien ! Votre short cycliste extraléger qui vous attachait à la roue tombera en lambeaux ! Et votre visage subira le même sort, tout naturellement ! Et le petit rien élastique entre les jambes de vos femmes ? À dégager ! Vous payerez bien 200 malheureux schillings plus une fillette de champagne. Notre parking vous placera bientôt dans des liaisons totalement inédites. Consacrez un peu de deuil au souvenir de votre voiture, mais pas trop longtemps !

KURT : Au souvenir ?

SERVEUR : Vous en trouverez dehors dans la boutique.

HERBERT : On va essayer. Cependant nous avons peur de ne pas être admis en notre qualité de professionnels.

KURT : Pas d'expériences avec notre clapet, ça pourrait foirer. Si on commençait par une dégustation afin de voir si quelque chose sort par-devant ?

SERVEUR : Je salue votre attitude qui fut celle des grands défunts de ce monde. Allez rejoindre maintenant notre programme de rafraîchissements, Messieurs ! La sympathie est tout. Elle ne peut pas être remplacée par un banal jeu anal, souvenez-vous-en !

Il lance avec force des plats sur la table, puis verse un grand jet jaune sur les assiettes et s'en va.

Les deux hommes Kurt et Herbert se penchent au-dessus de la table et lapent les mets.

KURT : Quel sacré ticket qu'on vient d'acheter ! Herbert, ton dériveur te conduit dans une femme, et tout à coup celle-ci pavoise avant que ton pavillon ne soit hissé ! Mais on n'y est plus habitués ! Son silence fulmine puis, comme ça se passe souvent avec les femmes, elle te parle de ses hobbies qui, paraît-il, correspondent exactement aux tiens : le sport, la culture, l'art. Mais son con ne veut plus démarrer. Il est bloqué. Tant pis pour toi.

HERBERT : Je connais tout ça. Pendant que sa graisse brûle encore sur ma mèche, elle se met à crier mon nom ! Elle a commencé à aimer deux jours auparavant et ne m'en a pas informé.

KURT : Les femmes ne réussissent que ce qui leur est propre.

HERBERT : Et elle le trouvent important. Parce que donner la vie les humanise.

KURT : La nature a besoin de beaucoup d'humidité. *Quelqu'un passe et en profite pour voler le reste des bagages. Personne n'y prête attention.*

KURT : Je fais ça depuis tant d'années. Isolde entre dans un village obscur qu'elle vient de me décrire pendant des heures. On ouvre une porte. Isolde se dresse sans bouger contre le mur. Ne prend pas mon arme. C'est désagréable. Comme un serveur qui te vomit tout à coup au visage.

HERBERT : Comme elles t'assaillent dans le noir ! Heureusement que nous avons notre voiture pour estimer notre valeur.

KURT : La voiture est la mesure de toute chose. *Se lève brusquement, regarde dehors, puis se rassied.*

HERBERT : Elle est sans mesure. Est-elle toujours là ?

KURT : Oui. Ou le jour de lessive. Elle ne veut pas que la femme de ménage lave mon linge, elle le fait elle-même. Une preuve d'amour. Je l'entends toujours crier si un truc est blanc ou en couleurs. Même pour ça il lui faut un mode d'emploi. Mais elle croit connaître mes sentiments les plus intimes.

HERBERT : En entrant dans le silence obscur des sens, nous découvrons que ceux-ci peuvent s'amplifier de manière désagréable.

KURT : Dans une chambre d'hôtel, une femme m'a dit une fois en anglais que ce n'est pas moi qui aie pu percer la nuit par un cri.

HERBERT : Il est grand temps qu'un bas-ventre nous enroule comme un fœtus.

KURT : Comme si nos transgressions étaient notées quelque part. On a du mal à nous croire nous-mêmes !

HERBERT : Voici Nina et Barbara que je connais du Gym'Center. Entre elles et moi, c'est silence radio depuis deux ans parce que nous avons toujours fait un détour par le sport... qui nous a épuisés.

Maintenant, c'est l'entrée des animaux : deux énormes hommes-animaux arrivent, comme des totems, tout le monde les fixe. Seuls Kurt et Herbert continuent à observer le parking pour surveiller leurs voitures. Après un moment, ils sortent un jeu d'échecs en format de poche et commencent à jouer. Les animaux sont énormes, ils portent des semelles compensées. L'ours fourré est très gros. L'élan, lui, est très élancé et mince. Il faut qu'ils aient l'air dangereux comme des idoles, même s'ils s'expriment sur un ton on ne peut plus familier. L'action qui se passe au fond de la scène augmente en turbulence.

ÉLAN : Il y a encore des places ?

OURS : On dirait. Vous aussi, on vous a maladressé la parole ? Et vous êtes déjà allé la chercher ?

ÉLAN : Oui. Je me fais entendre car trop de choses se sont accumulées en moi. Je me construis en parlant. Une situation terrible !

OURS : Vous avez de l'allure, je trouve.

ÉLAN : Tu nous dis ta profession, s'il te plaît ? En faisant un geste caractéristique⁸ ?

OURS : Je suis représentant en matériaux de construction d'origine européenne. A-t-on jamais pu représenter un fiction pareille et essayer, par-dessus le marché, de construire dessus ? Je voyage le plus souvent à l'étranger, en Hongrie, en Pologne, dans des pays dont on ne peut même pas se rappeler les noms, et dans les nouveaux Länder de l'ancienne fédération.

ÉLAN : Ces beaux Länder qui ont passé si longtemps à nous attendre !

OURS : Afin que nous puissions les charrier chez eux avec notre charme.

ÉLAN : Mois aussi je suis représentant, mais en machines de bureau. Je nique plus vite que mon ombre.

OURS : Si la parole est une conquête de l'homme, ces machines admirables ont quelque chose de surhumain. Qui est-ce qui les a conçues ? Surtout que les femmes ne cessent de rentrer en elles avec le langage et d'en sortir les mains vides.

ÉLAN : Oui, on n'a jamais fini avec la vie psychique. Ce sont les machines qui vous aident à vous dépasser !

OURS : Vous êtes magnifique dans votre corps !

ÉLAN : Vous êtes magnifique dans votre corps !

OURS : Ces pays dans lesquels nous nous introduisons ont un passé mort derrière eux. Il y en a qui aimeraient faire ça : cracher dans la broussaille puis redresser le coco.

ÉLAN : L'Occident a commencé avec les jeux de langue. On a eu tort.

OURS : Après cela, ils en sont venus aux mains et se sont amusés tous seuls. Entre-temps, ils ne peuvent plus se garder pour eux ! Tant de mouvements uniquement pour se livrer à tartempion.

ÉLAN : C'est alors que nous entrons en scène. Les cheveux grisonnants et bien bâtis.

⁸ Allusion à un célèbre jeu télévisé dans lequel il s'agissait de deviner la profession d'un invité à partir d'un mouvement de main caractéristique. [Ndt]

OURS : S'ils sont raisonnables, ils resteront l'hypermarché qu'ils sont actuellement.
Dans lequel chaque blague témoigne de leur bonne constitution.

ÉLAN : Glace Mystère et boule de gomme !

OURS : Mon entreprise leur construit des installations qu'ils n'ont jamais eues auparavant. Là, ils pourront nous donner le meilleur d'eux-mêmes.

ÉLAN : Une nouvelle salle d'attente pour leur naturel. Ça traîne dans les bistrots, se balance ou se fait balancer à la déchetterie. On parcourt des villages pour que le méchant naturel revienne se doucher au galop.

OURS : A la radio, des hommes font entendre leurs voix incompréhensibles. Des enceintes respirent à l'intérieur des maisons. Et les volontaires ont le droit de se conserver dans un écouteur sous forme d'horloge parlante. Mieux, ils deviendront eux-mêmes l'écouteur consciencieux de leur émission préférée ! Diffusée en différé, nous y sommes indifférents.

ÉLAN : Nous diffusons ! Nous diffusons !

OURS : Nous autres animaux, nous différons de l'homme.

ÉLAN : Chaque jour j'ai besoin de sexe. Un défaut ou déjà un vice ?

OURS : Mieux vaut vit qui dure que vis sans fin.

ÉLAN : Qu'arrivera-t-il ? La femme d'intérieur est là pour impressionner d'autres femmes d'intérieur au supermarché. Elle se couche heureuse dans cette tanière. L'animal lui rend visite en sonnant trois fois. Elle quitte sa culotte. Vu que les raisons qui nous incitent à nous reproduire sont en augmentation constante, on devrait s'installer le plus confortablement possible.

OURS : En Tchéquie, quelqu'un m'a offert sa fille de treize ans en échange d'une imprimante jet d'encre d'occasion. Elle était tuberculeuse. Ces hommes ont fait des dépenses voluptueuses au détriment de leur propre corps. C'est incroyable !

ÉLAN : Leurs meilleurs représentants s'installent à l'étranger comme dans une pâtisserie. Ils s'empiffrent, avalent des coupes de champagne puis mettent les habitants en coupe réglée. Les gosiers flambent. Ensuite ils se saoulent pendant qu'ils surveillent leurs gâteaux qui sortent du four.

OURS : Je défais mon costume pour être prêt à tirer un coup. *Il ouvre la fermeture à glissière de devant.*

ÉLAN : Pourquoi faut-il toujours suivre la dernière mode ? C'est contraignant après tout. *Lui aussi ouvre sa fermeture à glissière.*

OURS : Pour ne pas disparaître en pleine forêt. Ça ferait pleurer les enfants au zoo.

ÉLAN : Nous avons la queue entre les jambes. Qui est là pour s'apitoyer ?

Une strip-teaseuse dilettante arrive et exécute un numéro de strip-tease. L'élan et l'ours tirent sur leurs costumes et se masturbent discrètement.

ÉLAN : Question bleue : Pourquoi est-ce que je reste sec aujourd'hui ? Pourquoi admirer les femmes seulement de l'autre côté de la rue ?

OURS : Voyage au bout de pubs obscurs de banlieue où des femmes se nuisent.

ÉLAN : L'air pollué par le labeur des hommes fait tomber la peau d'une femme jusqu'aux limites de son visage. Ses plombages dentaires ont laissé pénétrer des bactéries. Dessous une présence étrangère qui fait irruption en parlant. Ça pue !

OURS : Une belle prestance est absente.

ÉLAN : Super ! Glace Mystère et boule de gomme ! La neige et le carillon des hommes à la tombée de la nuit les fait démarrer au quart de tour. Seuls les corps humains ont encore du carburant pour être en pantoufles et en bonnet de nuit.

OURS : Les hommes liés sont nettement plus dissolus.

ÉLAN : Répandent leur semence - formidable présence !

OURS : Un homme veut toujours labourer, comme dans son jardin. Or il n'a qu'un studio avec un philodendron.

ÉLAN : Une fois, j'ai fait cadeau à une femme d'une brosse à dents électrique. La brosse a glissé et lui a fait sauter la cervelle. Sans appel.

OURS : Tu aurais pu éviter de devenir un assassin.

ÉLAN : Combien de fois un corps meurt parce que les choses changent de place.

OURS : J'ai vu parfois une femme mourir parce qu'un objet déplacé lui est rentré dedans.

ÉLAN : Super !

OURS : Comme de nombreux contemporains, vous ne cherchez qu'à être savouré à votre juste valeur, pas vrai ?

ÉLAN : Le mieux, c'est de pénétrer dans des milieux étrangers modestes et d'imposer son irrigateur à un homme qui préfère être seul. Nous avons évité la forêt trop longtemps pour faire peur en mugissant.

OURS : Super ! En voilà une dont les yeux vous éconduisent en principe !

ÉLAN : C'est ça. Pour le traitement bébé je paye un supplément. On se rapproche tellement que tout le niveau est couvert de crème Nivea. Ça suffit pour une maison avec gazon dans le jardin pour faire des galipettes. Et la femme rentre trempée jusqu'aux os - ou même plus du tout.

OURS : Elle n'y arrive qu'en roulant... un patin.

ÉLAN : Là, j'ai la queue verte.

OURS : Même notre taille importe peu aux femmes, puisqu'elles sont le plus souvent couchées sur le dos. Quand nous avons la rage au cul, il faut qu'elles passent à la casserole.

ÉLAN : Il est déjà arrivé que nous ayons appelé des femmes et que des humains soient venus.

OURS : Super !

ÉLAN : Super ! Pas comme nous ! Pas comme nous ! Pas avec nous !

Les deux hommes assis à la table d'à côté, Kurt et Herbert, jouaient depuis un moment sans trop se concentrer tout en lançant des regards furtifs. Maintenant ils s'entretiennent à voix basse, se lèvent et s'agglutinent, entre Élan et Ours, autour de la table.

HERBERT : Veuillez nous excuser. Maintenant que vous avez allumé votre chandelle, pourrions-nous vous poser une question ?

OURS : Passez tout de suite à la deuxième strophe !

KURT : Quid du venin sentimental ? J'y crois beaucoup !

ÉLAN : Nous nous efforçons de rester doux.

OURS : Vous avez l'air de quelqu'un qui bat le pavé avec une guitare brandie et prête à cuire sur le dos, mais personne ne touche sa corde sensible.

ÉLAN : Parce que les gens doivent passer devant pour vérifier si un visage comme le vôtre existe réellement.

OURS : Vous brûlez si doucement qu'on ne voit même pas si vous êtes allumé. Vous devez faire monter les choses jusqu'au bord.

ÉLAN : C'est alors seulement que vous pourrez souiller des hommes. Les inonder de soupe de pâtes, si vous voulez. Mais ma boisson à moi est composée de lait frais.

KURT : Certains corps l'emportent grâce à l'amour.

OURS : Vive la coprophagie !

ÉLAN : Vous êtes encore suspendu à un homme, impuissant, vos griffes et pelles au-dessus de lui en guise de voile, et les habitants vous accrochent carrément à côté ! Quelle brutalité ! La tête collée au mur ! Voilà l'amour. Bah.

OURS : Allez vous astiquer la baguette, branquignole !

ÉLAN : Les sentiments se payent, sous une forme ou sous une autre, qui portera ensuite votre empreinte de toute éternité, même si vous aviez grandi entre-temps.

OURS : Seuls le slalom, le slalom géant et la descente sont des aventures dignes de l'homme.

ÉLAN : Mais pas nous ! Ce qui est agaçant avec les dissolus, c'est qu'ils ne savent jamais où se diriger.

KURT : Nous acceptons tout cela de bon cœur tant que les sentiments de nos femmes, qui ont droit à leur maquillage quotidien, ne déraillent pas. Nous leur avons construit ce train électrique pendant de longues années avec infiniment de patience.

HERBERT : Nous autres bulldozers étions souvent appelés pour les remettre dans les rails fumants que nous leur avons tracés en jaune et, je l'avoue, de manière un peu trop fine.

KURT : Que nous leur avons tracés ici-bas et là-haut, recto verso.

HERBERT : Et tout à coup, nous nous sommes rendus compte que leurs corps, quoique nous les eussions solidement attachés à nous, s'étaient dangereusement penchés vers nous.

KURT : Bien que nous ne ressentions aucun penchant envers eux.

ÉLAN : Cela est techniquement impossible. Ce qui est lié ensemble penche toujours vers le même côté.

OURS : Affirmatif.

ÉLAN : Je l'écraserai avec joie si tel est votre plaisir.

OURS : La nature en moi est d'accord et la mange tout de suite. Le doux peut lancer des flammes si elle le veut. Il vaut mieux battre le doux avant qu'il ne soit trop tard !

KURT : En ce qui concerne Isolde et Claudia, nous avons déjà dévoré trop souvent les deux pommes qui, abondamment garnies, crient sous leurs robes. Elles ont cependant toujours fini sous forme d'excréments.

HERBERT : Je suis d'accord.

KURT : Nous sommes des hommes qui doivent compter avec le temps, et bientôt il sera huit heures.

HERBERT : Voyez-vous, chers animaux, que font les amoureux ? Ils se regardent vertueusement les yeux dans les yeux en bandant comme un carme ; ils veulent tout savoir de l'autre pour lui arracher le blanc des yeux plus tard.

KURT : Des entrées de cinéma, de concert et de théâtre bordent notre chemin, nous sommes entourés de rognures de papier.

HERBERT : Cette chasse à l'animal en nous est coûteuse. On gaspille l'air ambiant quand nous nous déshabillons l'un devant l'autre en prétextant le sport. Dans chaque piscine où la crème solaire dégouline de l'herbe, on voit davantage.

KURT : Vous, au moins, vous êtes déjà des animaux, chers présences et bougres !

OURS : J'aimerais être une buvette pour être abandonné au milieu des gens. Pour ne pas être le seul à se faire humilié.

KURT : L'animal ne veut-il rencontrer que ses congénères ?

OURS : Nous ne dédaignons pas de dévorer aussi de plus faibles.

HERBERT : Mais dans l'amour chacun est son propre soi-même. On s'est confortablement installé dans l'exiguïté sportive du partenaire.

KURT : Moi, j'ai remarqué que dans l'amour on perd et putréfie son être.

OURS : Les randonneurs ont peur de nous. L'humanité est tombée bien bas.

ÉLAN : Souvent nous observons dans la brousse comment les hommes qui ne se sont nourris que de déchets, balancent leurs femmes encore bien roulées en abordant un virage sur l'autodrome de leur vie. Et nous, la police de la nature, sommes obligés de les manger. Mais je préfère manger des baies.

KURT : N'est-il pas regrettable que nous ayons interrompu le contact avec la nature ?

ÉLAN : Oui, la nature et nous, il nous faut être solidaires.

KURT : Vous nous faites une drôle d'impression ; nous devrions la mouler en plâtre pour voir si nous étions possibles en tant qu'animaux.

HERBERT : Nous n'avons encore rencontré personne comme vous. Vous devez être drôlement forts, sinon on nous infuserait en dix minutes. Seulement parce que vous avez décidé de vous lever. Oui, tenez-vous-en là ou tenez bon avec nous !

OURS : On rigole bien tout de même. Dès que nous autres animaux nous nous rassemblons, une foule curieuse se forme dans laquelle il y en a toujours un qui veut nous déchirer en lambeaux sanglants.

ÉLAN : Il suffit de le repérer à temps.

OURS : Aussitôt accouché, aussitôt raccroché.

HERBERT : Tout cela a l'air fort intéressant. Dites, ne voulez-vous pas échanger vos costumes avec les nôtres ? Pour que nos femmes nous reluquent à nouveau de près ?

KURT : Ce serait amusant. Soyons destructeurs et dissolus ! Bagarrons-nous au cinéma en mordant et en bouffant !

HERBERT : Oui. Nous payons si vous nous laissez vos costumes destroy vachement chouettes.

KURT : Oui, nous payons tout compris.

HERBERT : Laissez-nous l'Élan et l'Ours. Nous pourrions consommer nos femmes autrement que d'habitude.

KURT : Comme des carnassiers.

OURS : Nous avons rendez-vous ici avec une prétendue Karin et une certaine Emma. On peut dire que nous sommes ici une gamme cacochromatique prête à brailler sur tous les tons. Musique ! A nous la viande fraîche !

ÉLAN : Nous ne renonçons pas de gaieté de cœur à notre nouveau rendez-vous galant.

OURS : On pourrait cependant faire valoir que les femmes que nous allons rencontrer et manger ont menti sur leur âge.

ÉLAN : Une des photos qu'elles nous ont envoyée avait au moins vingt ans ! Bien qu'un animal ait une tête sans cervelle, il ne faut pas le prendre pour un mollasson.

OURS : C'est vrai, après tout.

ÉLAN : Peut-être que l'âge est dangereux, puisque les hommes sans contrôle peuvent perdre leurs moyens sans les retrouver.

OURS : Bien que je ne voie pas trop à quoi d'autre ça leur servirait, à part bourrer leurs pantalons.

ÉLAN : Vous voulez vraiment être un animal gentil comme moi ? J'ai préparé, dans mon intérieur, de doux regards à servir sur des assiettes en carton.

OURS : Je préfère me promener et voler les nénétes. La nature règle en moi les vieux conflits avec de nouvelles armes tranchantes.

KURT : Changez une fois.

HERBERT : Ou deux fois.

ÉLAN : Nous avons rendez-vous ici, en tant qu'Ours et Élan, avec deux dames de Bruck an der Mur et Kapfenberg⁹. C'est du moins ce qu'elles ont affirmé, mais ce n'est certainement pas vrai.

OURS : Elles ne veulent pas que nous puissions les suivre jusqu'à la maison pour encaisser les parties corporelles qui leur restent encore.

ÉLAN : Elles imaginent pouvoir nous frapper, quand nous brûlerons d'amour, pour nous éteindre. On connaît la musique.

OURS : Elles veulent nous donner des coups de pied. Au lieu de nous allumer davantage. Faire, inquiètes, les cent pas dans une chambre au lieu d'apprendre à sentir la griffe dans le cou, on connaît tout ça.

ÉLAN : Tant pis, avançons-nous un peu ! On se rattrapera !

Les deux animaux haussent, indifférents, les épaules et tirent sur leurs costumes. Ils ouvrent les fermetures à glissière et les quittent. On s'aperçoit cependant que

⁹ Villes en Styrie. [NdT]

Élan et Ours portent en dessous un deuxième costume d'élan et d'ours, l'un dans l'autre en quelque sorte. Le bois de l'élan est en caoutchouc mousse et bondit comme un diabolon de dessous le masque en prenant la forme d'une antenne de télévision intérieure. Les deux hommes, Herbert et Kurt, n'ont pas l'air de s'en étonner outre mesure. Ils quittent leurs vêtements de sport et mettent les costumes d'animaux. Il se trouve que le costume d'ours est bien trop large et trop grand ; le costume d'élan, quant à lui, est très long mais aussi très étroit ! Les deux hommes luttent avec les costumes. Un numéro de strip-tease pour faire passer le temps ! Kurt et Herbert sortent en marchant sur les costumes, en tombant presque. Rideau.

2.

L'entrée spacieuse des toilettes pour dames. De nombreux vécés les uns à côté des autres. Des miroirs, etc. Tout est dans un état lamentable, sale, tagué. Les femmes ont pris place sur les cuvettes, côte à côte, dans des vécés avoisinants. Elles ont laissé les portes ouvertes.

VOIX DU SERVEUR *provenant du haut-parleur, accompagnée d'une musique d'ambiance douce* : Les possibilités de choix épuisent vos hommes, Mesdames. Choisissez vous-mêmes, s'il vous plaît ! Car les innombrables possibilités de choix poussent les hommes jusqu'à la périphérie de la petite ville résidentielle. A côté, devant, derrière vous des humains avec des bites qui dégouttent et des vulves : vous les avez cherchés et trouvés. Soyez discrètes à cent pour cent et portez-vous bien ! Préparez les bouteilles qu'on vous a données au buffet ainsi que votre argent ! Faites l'appoint ! Pendant tout l'hiver le petit courrier du sexe s'est vanté à côté de vous sur ses skis. Maintenant il a le vent en poupe et se soulage dans vous, Mesdames. La caméra veut voir ça ! Penchez-vous au-dessus de la bouteille que vous avez reçue ! Veuillez ouvrir encore un peu plus la porte - *les femmes le font* -, afin que la caméra vous voie en train d'éliminer avant de continuer. Pendant les éliminatoires, nos champions auront soin d'avaler vos besoins naturels. Les bouches aspirent, les hommes délirent. Une vague de bonheur nous submerge. Une rencontre qui nous dit combien notre horloge vitale nous a frappés d'aveuglement et de mauvais goût.

ISOLDE : Malgré mon intention initiale de sentir, j'ai du mal maintenant à faire pipi dans ce goulot étroit. Je ne suis pas une sportive, moi ! Je ne suis pas si attrayante.

CLAUDIA : Il n'est pas mal qu'une femme remarque qu'elle a des défauts. Au plus tard, elle s'en rend compte quand elle doit se déverser dans un trou.

ISOLDE : Dans notre pâtisserie, il y a des pets de nonne qui dégagent un parfum à te couper le souffle.

CLAUDIA : Normalement, ce sont des gens bien qui sont assis dans ces cabinets, une femme honnête à côté de l'autre. Serrant le sac à main avec quelques sous dedans. Les étrangers ont un passe ; nous, on passe après. Qu'est-ce qui reste ? Des fureurs d'amour qui leur mettent le foutre à la bouche. Avale, Gamal !

ISOLDE : C'est nous qui faisons notre choix aujourd'hui. Nous avons choisi l'Élan et l'Ours dans l'annonce. Ils doivent être grands, pétillants de vie et photogéniques.

CLAUDIA : La plupart des femmes se réjouissent quand on les remarque. Ont déjà choisi. Nos hommes ne désirent que ce qu'ils ont déjà.

ISOLDE : Cet Élan et cet Ours vivent de manière fort désordonnée. Voilà la lettre qu'ils nous ont envoyée. Bas le pantalon, hors de la fourrure, et zou ! leur machin s'engouffre dans le tunnel où il n'est pas gêné par les phares des véhicules venant en sens inverse.

CLAUDIA : Z'ont qu'à nous emmener avec notre sandwich béant de jambon.

ISOLDE : Les hommes ont toujours besoin de voir une photo de nos engins avant de savoir tout ce qu'on peut faire avec.

CLAUDIA : Avant de pouvoir nous besogner. Ils ne nous accordent aucun pouvoir sur eux.

ISOLDE : Ils appellent quelqu'un, n'importe qui, baissent le falzar et crachent leur purée en écoutant de petites vicieuses se confesser en direct.

CLAUDIA : Et tous accourent le nez tourné à la friandise. *On entend une sirène.*

VOIX ENREGISTRÉE DU SERVEUR : Non. N'ayez pas peur ! Les sirènes signifient seulement que quelqu'un est en train de voler votre voiture. Cela fait partie de notre service clientèle. *Les deux femmes sursautent, les culottes encore baissées, et se précipitent vers la sortie. Elles lorgnent rapidement dehors, haussent les épaules et reviennent. Elles remontent leur culotte et chacune met sa bouteille sur le rebord devant les miroirs. Elles commencent à refaire leur maquillage et leur coiffure.*

ISOLDE : Tu crois qu'il faut fermer les bouteilles ?

CLAUDIA : Il vaut mieux. Sinon elles risquent de couler.

ISOLDE : Doux comme un esprit. Valait pas la peine. Ma languette fatiguée refuse d'emboucher la trompette. Je préférerais un langage aux basses notes.

CLAUDIA : Élevons-nous donc au-dessus de notre condition. Nous nous sommes acheté les baskets de la victoire.

ISOLDE : Se faire niquer pendant des nuits fauves, c'est fini, ça. Qui est-ce qui aperçoit, dans la tombe de mon corps, la peau lisse qui suit la mode ?

CLAUDIA : J'espère que nous avons bien compris l'annonce.

ISOLDE : Quand même, il faut bien observer un homme pour voir s'il a la classe des grandes marques.

CLAUDIA : Les nôtres appartiennent à celle des élans et des ours. Nous sommes hors-classe, ont-ils écrit. Nous, on a écrit : tous physiques bienvenus.

ISOLDE : Ça me gêne un peu de devoir projeter le visage de Kurt sur le visage d'un étranger. Même si, dans la vie de tous les jours, je suis contente de ne pas le voir.

CLAUDIA : Mais nous avons parcouru tant d'annonces avant de décider quelle essence doit éjecter les taches de nos robes. Voici des flammes vivantes !

ISOLDE : Peut-être resterons-nous éparpillées sur le sol plus tard ?

CLAUDIA *lorgne dehors* : En tout cas, je n'ai encore jamais vu autant de types passer devant nos chiottes avec la braguette grande ouverte. La solitude accompagne le commis voyageur qui la dépose sur une chaise à l'hôtel. Mais sur laquelle ?

ISOLDE : Savoir si je filerai le grand amour avec l'Élan ?

CLAUDIA : Nous nous resservirons avant même d'avoir débarrassé la vaisselle du petit déjeuner, dès que le pot d'échappement de Herbert se sera éloigné.

ISOLDE : Comme si la marmite était encore chaude. Un Ours sonne à la porte.

CLAUDIA : Et on devient une sensation par voie imprimée.

ISOLDE : Mais seulement si le Jules n'a pas encore lu le magazine conforme à ses goûts. Du coup, aucune de ces femmes ne me ressemble.

CLAUDIA : Croquer le gland d'un Élan !

ISOLDE : Ou les bourses d'un Ours qu'on lèche jusqu'à ce qu'elles crachent dans les broussailles. Quel boulot ! C'est alors seulement qu'on se rend compte de la valeur réelle d'un homme.

CLAUDIA : Sauvagement comme d'un étalon fortement membré et endurant ! Bientôt nous le saurons mieux.

ISOLDE : Enfin ! Kurt n'arrête pas de s'économiser sur mon dos. Mais derrière son dos, on est chaud comme braise. Puis il ouvre un compte à mon con. Il a bien huilé et placé son joujou.

CLAUDIA : Tôt le matin, avant de me rendre à mon cabinet, Herbert m'oblige à rentrer dans mon sexe parce que j'y ai oublié quelque chose : le sien !

ISOLDE : Un regard leur suffit pour savoir que nous ne pouvons plus nous séparer d'eux. Plus jamais je n'aurai assez de prestance pour mériter une sortie.

CLAUDIA : Nous sommes des produits d'entretien enchaînés à la maison.

ISOLDE : Rien que ça la fait sauter dans la bagnole et partir. Quelle paysanne du Innviertel¹⁰ voudrait de mon Kurt ? Aucune ! Je peux la comprendre.

CLAUDIA : Quelle employée de plus de 30 ans voudrait de mon Herbert ? Beaucoup ! Tout simplement parce qu'il n'a pas donné de renseignements exacts sur ses mesures dans son sauna club.

ISOLDE : Il vaut mieux chercher de nouveaux contacts ! Un sac de changement¹¹ s'ouvre, mais à la moindre exposition le film est foutu. Un film dont ils devaient tous s'inspirer pour savoir ce qu'ils allaient faire avec nous.

VOIX ENREGISTREE DU SERVEUR : Veuillez tenir prêts les accessoires ! Retournez à la proximité ! Bonne hygiène indispensable !

CLAUDIA : Je crains que nous portions seules le fardeau de cette randonnée.

ISOLDE : La seule image du film qui puisse se détériorer est celle qu'ils ont d'eux-mêmes et de nous. Un jour je me trouverai inopinément devant mon maître et celui-ci ne reconnaîtra pas son chien.

CLAUDIA : Regarde, ma tenue ! La bande tendue entre mes cuisses. Elle dit : le sexe est une compétition sportive. Dans l'atelier de sculpture, on bat le beurre en tapinois pendant que nous sommes chaudes.

¹⁰ Région en Autriche. [NdT]

¹¹ Se dit d'un sac étanche à la lumière permettant au photographe de changer ou réparer un film pris dans un appareil photo ou faire diverses tâches nécessitant la manipulation d'un négatif non développé. [NdT]

ISOLDE : Oui. Les images du sexe des femmes évoquent le sport. Mon sport à moi consiste dans l'obligation de me dire sans cesse au revoir. Ma crevasse s'imprime de manière ostentatoire sur ce maillot d'Intersport, c'est pour ça qu'il a été acheté. Sa couleur blesse les yeux. Mouillez le goupillon, Monsieur l'Élan !

CLAUDIA : Le sexe : on mate d'abord, on tire un coup ensuite.

ISOLDE : On mate d'abord et on donne un coup de canif dans le contrat.

CLAUDIA : Le corps d'Herbert s'est dressé hier sur la pointe des pieds.

ISOLDE : Oui, tu me l'as déjà raconté. Et puis il a vidé son carafon en écumant.

CLAUDIA : Comme entrée, on prendrait un avocat pour nous assister dans nos ébats contradictoires.

ISOLDE : Des pas perdus intercèdent pour nous ouvrir. Personne ne ferme la porte derrière nous.

Quelqu'un frappe discrètement à la porte, les femmes se retournent. Leurs maris arrivent déguisés en élan et en ours. Les costumes ne leur vont pas, ils sont trop grands. L'Élan marche sur son vêtement et trébuche. L'Ours doit ramasser le sien par-devant. Ils parlent dans des micros-cravate, ce qui rend leur voix un peu artificielle. - Écho ! Résonance !

HERBERT : Est-il permis de vous rejoindre, Mesdames ?

KURT : N'ayez pas peur en ce qui concerne notre taille !

HERBERT : Nous sommes faits pour la nuit. Des boîtes de nuits éclairées nous balancent sur notre voie. Oui, nous sommes des envoyés ! Chacun donne l'autre en partage.

KURT : Notre costume nous enveloppe tellement que nous ne voyons pas où nous marchons.

HERBERT : Nous sommes actuellement empêchés de battre des ailes parce que nous devons tenir nos costumes.

KURT : Qu'est-ce que vous nous conseilleriez ? Nous faisons volontiers le don de notre personne ! Vous avez fait paraître une petite annonce, n'est-ce pas, Karin et... *Il s'approche dangereusement de Claudia.*

HERBERT : Emma ! Qui est-ce qui adore regarder les courses de Formule 1 à la télé ?
Ceux qui n'ont pas leur permis de conduire ! *Il s'approche dangereusement d'Isolde.* Qu'est-ce que vous avez écrit dans la petite annonce ?

KURT : Que vous vouliez vous préparer pour nous faire fête ?

HERBERT : Que vous alliez tourner de l'œil les dernières ? Toutes les autres s'en sont déjà retournées depuis longtemps.

KURT : Mais on ne voit pas où.

HERBERT : Où est-ce qu'on se retrouve ici ? Avec un autre couple qui en cherche un qui lui ressemble. *Ils s'approchent des femmes qui reculent légèrement.*

ISOLDE : Super ! Super ! Emma, c'est moi !

CLAUDIA : Vachement super ! Karin, c'est moi.

ISOLDE : Mais vous avez écrit dans la petite annonce que vous étiez plus grands que la moyenne.

HERBERT : C'est parce que nous mangerons après des poulets froids et des cornichons. Puisque nos réserves seront épuisées.

KURT : Nous remplirons volontiers vos paniers, mesdames ! Voyons ce que nous avons ! Nous avons la liberté !

HERBERT : Doucement !

ISOLDE : Super ! Vraiment, c'est moi que vous voulez ? Vous ne faites pas erreur ?

CLAUDIA : Vachement super !

ISOLDE : Chouette ! Mais vous avez écrit dans la petite annonce que nos chaussures iraient à vos pieds.

CLAUDIA : C'est le pied ! Qu'est-ce que le costume vous va bien ! C'est ça, la balance qui vous a envoyés ?

L'homme déguisé en nourrisson arrive à quatre pattes, crie Maman, Maman, s'accroche à Claudia qui le secoue et l'envoie se promener avec un coup de pied. Le "nourrisson" hurle à tue-tête.

ISOLDE : Nom d'une pipe ! En voilà un du pays ! *Le "nourrisson" essaie auprès d'elle et se fait également chasser.*

ISOLDE : Le nourrisson brutal en marchant et grim pant. Parfait. Après ça, seul un roupillon professionnel pourra vous endormir.

KURT : Nos corps sont une mega ripaille préparée par nos soins. Pour ma justification, je dois dire que j'aurai commencé par épuiser mes munitions au lit.

ISOLDE : D'un côté, je veux bien croire que vous êtes un élan, mais de l'autre, je n'y crois pas trop. Vous êtes sûr que c'est moi que vous voulez ? *Le nourrisson se promène à quatre pattes pendant la scène suivante et fait le bébé. Par exemple, il attrape les petites bouteilles et essaie d'en boire. On les lui enlève. Pantomime. On le traite fort mal, mais cela ne semble que l'exciter.*

CLAUDIA : D'un côté, je veux bien croire que vous êtes un ours, mais de l'autre, je n'y crois pas trop.

ISOLDE : Comment pouvez-vous vous sentir à l'aise en vous-mêmes, si vous ne semblez pas arriver à votre hauteur ?

HERBERT : En tant que gigolo expérimenté de femmes affranchies, j'ai appris qu'un rien est capable de les mettre en émoi. En comparaison, nous sommes bien plus grands. Et voici - *il ouvre la porte des vécés et essaie de faire rentrer une malle énorme qu'il avait déposée dehors ; ne rentrant pas elle est repoussée dehors* -, agréé par l'Institut National de la Consommation : le distributeur de puissance virile de Munich ! Ça coûte 8 marks et se glisse facilement dans une poche de pantalon !

KURT : Ça met un portemanteau dans le pantalon. Puis on perd la clé de son dressoir. Mais ce n'est rien : le piano est seulement enrayé. Je vous salue, Marie !

HERBERT : Ça permet de ne pas faire fausse queue. Ça fait monter la liqueur céleste.

CLAUDIA : Super !

ISOLDE : Vachement super !

HERBERT : Eh bien, les filles, faudrait nous voir après la partie de baise, quand on vous aura défoncé les culs et les chattes ! L'air farouche qui sera le nôtre.

CLAUDIA : C'est parfait. On écartera les cuisses au moins deux fois !

ISOLDE : Aucun sens dans les sensations. Aucun trait humain ne court sur le tracé de mon corps.

CLAUDIA : Chouette ! Avec un beau mec qui n'est pas vraiment réel.

ISOLDE : Vous disiez tout à l'heure que nous serions égorgées sur le buffet froid ?

HERBERT : Nous disions qu'il y aurait une bataille autour du buffet froid après la fouterie.

ISOLDE : C'est du haut de gamme !

KURT : Mais motus et bouche cousue sur la famille ! Rien sur ce que vous aimez, le sport ou l'art. Du volley ? Jamais !

HERBERT : Nous n'entamons notre capital qu'exceptionnellement.

KURT : Mais on le regrette tout de suite après avoir déchargé, quand on pense à tout le foutre que nous avons perdu en inondant vos culs ! On en aura besoin plus tard, et il se sera volatilisé.

CLAUDIA : Oui. On finit par vider son sac.

HERBERT : Malheureusement peu de femmes ont eu des égards jusqu'alors pour notre cigare à moustaches.

CLAUDIA : Vachement super ! *Exulte*. Super ! Super ! Super !

ISOLDE : C'est du haut de gamme ! Dans la petite annonce, cependant, vous le portiez autrement plus raide !

CLAUDIA : Votre photo disait plus que mille paroles. Ce n'étaient pas les bonnes ?

ISOLDE : Gagné ! Extra ! Ma photo non plus n'était pas moi.

CLAUDIA : Vos jambes surtout se terminent bien plus haut qu'à l'endroit que vous avez indiqué dans la petite annonce.

ISOLDE : En tant qu'Élan vous êtes vraiment un cas à part. Super !

CLAUDIA : L'Ours aussi n'a pas l'air tout à fait fourré. C'est vraiment extra. *Elle donne un coup de pied contre la fourrure de l'Ours et le fait presque tomber par terre.*

CLAUDIA : Vous tombez facilement à la renverse. Chouette !

HERBERT : Moi, je ne viens que de commencer ! Une photo originale ! Et où est votre gueule d'origine, " Karin " ?

KURT : Moi, vu ma taille, j'excelle à faire le chevalier de la rosette. Je veux dire qu'on peut me bourrer d'autre chose que de saucisson de Lyon.

HERBERT : Nous sommes les originaux ! Tout ce que vous voyez ailleurs doit être une copie.

CLAUDIA : Super ! Vachement super ! La classe ! Noir désir !

KURT : Dans le réel se niche l'irréel. Sous notre fourrure le pas-encore-réel.

HERBERT : Sous moi j'ai la tringle pour soutenir la fourrure.

CLAUDIA : C'est génial comme vous avez dit ça !

HERBERT : Mettez vos corps en sécurité !

KURT : Maintenant on s'apprête à venir, mais ça va encore durer un moment jusqu'à ce que nous arrivions et que nous finissions. Veuillez attendre, " Emma " !

Veuillez attendre ! Veuillez attendre ! *Comme un message préenregistré.*

CLAUDIA : Su-su-su-super !

ISOLDE : Génial ! Tout simplement intramusculaire - *tous les quatre crient de manière ostentatoire.*

HERBERT : On ne veut pas savoir votre profession, parce qu'il nous faudra nous séparer dans quelques instants.

KURT : On s'en fout, " Emma ".

CLAUDIA : Bigrement génial.

HERBERT : Que vous pratiquiez des échanges soft ou hard, inutile de ramasser vos feuilles mortes dans le jardin. Peu importe si le feuillage a diminué.

CLAUDIA : J'en peux plus.

ISOLDE : Je suis à côté de mes pompes. J'suis plus moi-même. *Le faux Ours et le faux Élan commencent maintenant à tripoter les femmes et à les traîner chacune dans une cabine. Les femmes gloussent et poussent des cris.*

ISOLDE : Stop ! Il faut d'abord vérifier les textes. Si ce que vous avez écrit correspond à ce que vous faites !

CLAUDIA : Vous n'avez pas l'air, au milieu de votre sciure, de pouvoir écraser, ne serait-ce qu'un roseau, avec votre soufflerie.

KURT : Moi, j'aurais écrit ça ? Ce que je n'aurais même pas pensé jusqu'alors ?

Salope ! Tu m'arraches les souvenirs les plus chers !

ISOLDE : Vous ressemblez à des boules Quiès.

HERBERT : Je m'amène, je deviens réalité. Vous participez en direct, " Karin " !

KURT : Pourquoi l'air est-il devenu irrespirable ?

Les deux femmes crient en chœur à tue-tête. C'est plus comique qu'autre chose. Il s'agit, en quelque sorte, de lamentations ostentatoires.

Dans les cabines, une sorte d'orgie avec gloussements et pieds qui gigotent, on ne voit parfois que les pieds (pattes) qui apparaissent rapidement puis disparaissent. D'autres gens font une courte apparition, certains sont habillés à moitié, d'autres entièrement en costumes, d'autres sans costume. Ils prennent des photos ou filment dans les cabines.

HERBERT à moitié étouffé : D'abord la position inconfortable, puis surveiller que vous la gardiez.

ISOLDE même jeu, et dans la suite, les autres aussi : Tu as l'air comme un truc sur du papier, et puis il n'y a qu'un saucisson qui se révèle. Mais moi ! Quand je presse le tube, plus rien n'en sort.

CLAUDIA : Chez moi, on ne jette rien sans l'avoir lu.

ISOLDE : On finit par essuyer le dernier reste de moutarde que vous balancez dans notre giron.

CLAUDIA : Si tu essayais d'exécuter ce mouvement de corps de manière plus pénétrante ?

HERBERT : Aïe ! Je ne sais pas d'où me vient cette lourdeur. Mille pardons !

KURT : Heureusement que ma fourrure me protège contre une connaissance plus intime d'autrui.

CLAUDIA : Au secours ! Au secours ! Un ours !

ISOLDE : Au secours ! Aidez-moi ! Un élan vivant ! *Les deux crient en chœur, comme tout à l'heure.*

HERBERT : J'exige de la vie ! Je souffle dans les pattes froides.

ISOLDE : Nous soufflons dans les assiettes que nous venons de laver. Si un reste de nous y colle encore. Au secours !

CLAUDIA : Ça vous arrangerait de nous perturber avec votre tumulte. Au secours !

HERBERT : Tiens-toi bien, tu vas avoir l'impression d'être arrosée par un tuyau d'eau !

ISOLDE : Eh bien, donne-le-moi, l'objet en question ! Voyons ce qui apparaît ! J'en ai le souffle coupé.

CLAUDIA : Et vous habitez toujours cette cabane dans laquelle vous représentez un animal ? Ou seulement en été ?

ISOLDE : Que faites-vous là ? Un regard jeté par votre fourrure devrait vous suffire pour constater de quel bouillon de culture vous avez été nourris.

CLAUDIA : Et puis d'abord - dans n'importe quel hôpital on compte davantage de cultures que chez vous.

ISOLDE : Bon appétit ! Au secours ! AU SECOURS ! Un élan qui vit encore !

CLAUDIA : Santé et prospérité ! Au secours ! Un ours vivant ! Qu'il est lourd, cet animal !

ISOLDE : Essayez vous-même de vous faire peloter par un élan !

CLAUDIA : Essayez vous-même de vous faire tripoter par un ours !

ISOLDE : Cette fourrure n'est que le décor de quelque chose qui vit en vous, ou du moins dans votre habit, et qui vient de nous être offert. Si je peux le garder ?

CLAUDIA : Nous ne pouvons pas attendre pendant des heures jusqu'à ce qu'un animal s'amène avec son âme saignante dans la gueule. Et puis elle ne lui appartient peut-être même pas. L'animal l'a arrachée ailleurs.

ISOLDE : Et ce sera à nous de raccommoder sa fourrure.

CLAUDIA : Au secours ! Un ours vivant ! On en était convenu, mais pas de ce qu'il se comporte ensuite comme un homme !

ISOLDE : Au secours ! Un élan vivant ! On s'y attendait, mais pas à ce qu'il en apparaisse un pour de vrai !

CLAUDIA : Nous, on n'a pas besoin de cette espèce de costume. Nous sommes également possibles en dehors de la photo ! *Les deux crient à nouveau, mais de manière comique seulement. Pas de terreur ou de panique.*

HERBERT : Veuillez glisser les frais de participation sous la poche du costume.

KURT : Maintenant que nous avons enfreint un tabou, mettez le pourboire sous le zip des costumes, s'il vous plaît.

L'agitation derrière les portes se calme, quelques retardataires prennent encore des photos, puis le calme s'installe progressivement.

KURT *respirant lourdement, puis les autres de même, mais tout se calme petit à petit* :
Je ne sais pas comment refermer ce costume.

HERBERT : On l'a emprunté, maintenant il nous pèse lourdement.

KURT : Selon notre propre gravité dans laquelle l'air est déjà compris.

CLAUDIA : Vous n'avez pas été fort adroits dans vos efforts de faire reflourir une femme mûre et liée.

ISOLDE : Vous, Monsieur l'Élan, vous me rappelez la partie mâle d'un couple qui n'aime pas chercher quelque chose en vain. Je suis alors obligée de la lui chercher.

KURT : Salope halogène !

CLAUDIA : Vous savez, le seul plaisir de mon partenaire est de me voir dans mon tort.
Car son avis n'est pas plus grand qu'un avis de crédit.

HERBERT : Vieille salope !

CLAUDIA : Maintenant, vous avez sorti des parties corporelles qui s'ennuient dans leurs vêtements comme des hommes dans un parc pluvieux ou au musée.

ISOLDE : On n'aurait pas pu prédire quelqu'un comme vous. Nous ne sommes pas entrées en rut, c'est tout. Tant pis !

KURT : Ordure !

CLAUDIA : Quelqu'un comme vous doit compléter l'animal en lui pour qu'on se rende compte qu'il a été présent.

HERBERT : Vieille salope ! Pute !

ISOLDE : Le toutou qui pisse dehors devrait connaître le chemin du retour quand un animal plus fort que lui fait son apparition.

HERBERT : Quelle salope ! Nous dire ça !

KURT : Vous voulez l'apparence qui émane de notre force économique ! Rien d'autre ! Des putes ! Toutes des putes ! “ Karin ” et “ Emma ” !

CLAUDIA : On n'est pas sensible à cette sonnerie-là. Foutez-nous la paix ! Entourez-vous de haillons !

ISOLDE : Tout se passe comme si nous avions coupé à nos hommes le fil de la vie qui les relie à la télévision.

CLAUDIA : Et faute de rosée de vit, ils remettent leur épée au fourreau.

KURT : Salopes ! Salopes ! Salopes !

HERBERT : Disparais de ma vie ! Ton vomi a tout sali. Mon beau costume ! Ordures !

CLAUDIA : On n'en croit pas nos yeux. Des animaux, c'est tout !

KURT : Maintenant, nous sommes obligés d'enlever l'animal parce que vous nous avez salis !

ISOLDE : Et vous m'avez pissé dessus. Pouvez pas faire attention ? Dans l'animal aussi, le bon Dieu a laissé un trou ! Seulement, il devrait savoir où.

KURT : J'en avais envie depuis longtemps. Mais ma femme ne veut pas en entendre parler. Elle appelle tout de suite SOS-Canapés.

HERBERT : Pourriez-vous laver mon costume, s'il vous plaît ? Je n'ai fait que l'emprunter.

KURT : C'est la faute à la nature qui rompt les digues. Vous y êtes bien pour quelque chose !

CLAUDIA : Un animal n'est jamais modeste. Toujours il veut manger, toujours il veut paître.

HERBERT : Toujours un animal plus grand se met au-dessus de son boisseau et essaie d'éteindre sa lampe.

KURT : On peut s'habiller comme un animal plus grand sans l'être pour autant.

CLAUDIA : Pourquoi ne soulevez-vous pas votre tête d'ours, vous allez étouffer ! Il ne faut pas que vos autres tentatives échouent aussi !

ISOLDE : Vous comprenez, vous devez aussi soulever d'autres choses, pas seulement votre costume ! Vous voyez ! Comme ça ! Ah, ça ne marche pas ! Ça ne veut pas marcher.

CLAUDIA : Le mien ne marche pas non plus. Au secours ! Un animal ! Un grand animal !

ISOLDE : Au secours ! C'est un animal ! Un vrai animal raide dans une housse de fourrure !

CLAUDIA : Oui, un animal dans sa housse !

HERBERT : Quand les femmes commencent à s'empoigner. Comme aucun esprit ne les retient.

KURT : S'il s'agit de les enflammer, j'ai l'impression de manquer de gasoil.

HERBERT : Il est temps de se présenter, salopard. Mais je n'arrive pas à enlever mon visage.

KURT : Le mien aussi est assis sur mon confort et s'exprime !

CLAUDIA : Un animal ! Au secours ! A moi !

ISOLDE : Un vrai animal ! Au secours !

CLAUDIA : Couillons que vous êtes ! Vos visages ne seront pas mieux ! Que c'est bizarre ! Un animal !

HERBERT : Si seulement vous m'aidiez à me faire paraître dans tout mon sérieux.

KURT : Si vous consentiez à perdre, ne serait-ce qu'une fois, vous m'auriez déjà gagné.

HERBERT : Renoncez à me présenter la liste de vos desiderata. Je suis maintenant un peu froid sur l'article. Quelque chose qui n'allait pas ?

CLAUDIA : Personne ne vient pour le faire mieux ?

ISOLDE : Un animal aux chiottes. C'est déjà ça, même s'il n'a pas fait grand-chose.

CLAUDIA : Un animal aux chiottes, c'est inhabituel. Même s'il n'a pas trouvé le trou.

ISOLDE : Un animal qui pisse à côté du trou ne peut pas avoir beaucoup d'autres tours dans son sac.

CLAUDIA : Mais bouffer quelque chose qui n'attend pas sagement dans une gamelle, nous les en croyons bien incapables, n'est-ce pas ?

ISOLDE : Bien que l'animal possède un devant et un derrière, il est impossible de lui apprendre à envoyer un coup de lavette devant l'entrée des artistes et l'entrée principale. La bonhomie finit par taper sur les nerfs. Et la férocité n'est pas non plus du goût de tout le monde.

CLAUDIA : Ils ont certainement de bons côtés.

ISOLDE : C'est fou ! Des animaux aux toilettes !

CLAUDIA : C'est pure folie ! Des animaux aux chiottes !

HERBERT : Ce n'était pas vrai ce qui était écrit dans la petite annonce.

KURT : Il est impossible qu'un seul homme puisse offrir un traitement polyvalent. Il lui faut la technique. Et nous, on a besoin d'une inclination pour dégringoler.

CLAUDIA : D'ailleurs, une personne ne correspond jamais à son apparence.

ISOLDE : Quel est l'animal qui peut s'estimer à sa juste valeur en se regardant dans la glace ?

CLAUDIA : On n'hésite pas à freiner devant un cerf sur la route.

ISOLDE : Quand l'élan voit notre lingerie sexy, il freine de lui-même.

CLAUDIA : Quand un animal dans un homme ressemble à un homme dans un homme, on est impuissant.

ISOLDE : Le corps n'est que la carrosserie. Il berce les hommes jusqu'à ce qu'ils se tiennent enfin tranquilles.

VOIX ENREGISTREE DU SERVEUR : Rendez-vous sur notre parking ! Mettez quelque chose de rigolo ! Soyez comme présents ! Certes, quelques-uns d'entre vous resteront hors-jeu. En revanche, nous sommes en mesure d'offrir un programme varié aux personnes mûres et ventripotentes dont elles pourront décoller. Elles seront piquées au vif avec un diapason pour s'adapter à notre manière. Regardez-vous de manière critique ! D'autres vous regarderont encore plus sévèrement !
Les dames se précipitent dehors à moitié habillées, suivies par les hommes qui s'entrelacent empêtrés dans leurs vêtements.

3.

Le parking. Sur le devant, une voiture. Il faut reproduire l'atmosphère crépusculaire qui règne habituellement sur un parking d'autoroute - surtout les phares et les voitures qui passent, le bruit assourdissant, etc. Des buissons, une colline qui monte

légèrement. Des poubelles qui débordent. Des hommes et des femmes traversent la nuit, à différents stades de déshabillage. Des ménagères approchant la cinquantaine portent de la lingerie sexy - prière de s'inspirer des magazines spécialisés ! L'une d'entre elles est déguisée en lapin blanc. L'imagination ne doit reculer devant rien de ce qu'on peut voir dans les vidéos en vente libre. Tout doit être miteux et sordide : des W.-C. en béton, etc. etc. Les deux femmes Emma et Karin entrent sur scène à la manière des patineurs de vitesse tout en formant un couple, l'une à côté de l'autre. Un bon chorégraphe et de l'entraînement sont indispensables. Derrière elles, avec les mêmes mouvements, les hommes Herbert et Kurt. Ils portent toujours leurs costumes mais comme des salopettes, ayant défait la partie supérieure. Ils ont du mal en patinant. On peut interrompre, de temps à autre, le patinage de vitesse par une figure de danse sur glace, les hommes soulèvent rapidement chacun une femme, esquissent un lancer en sautant, le tout en fonction de la souplesse des comédiens et des comédiennes. Après un moment les hommes s'asseyent.

Sur le talus recouvert d'un peu d'herbe et de détritrus, comme on peut en voir partout, les deux animaux d'origine, l'Ours et l'Élan, de taille imposante. L'Ours est assis sur ses pattes de derrière, pénétré de sa nature animale, et se délecte d'un joli petit cadavre dont on ne voit pas trop ce que c'est, un homme ou un animal. L'Élan, les pattes d'avant appuyées contre le talus, broute l'herbe et les buissons. Grâce à leurs ombres, les deux animaux acquièrent des dimensions gigantesques et lugubres.

Au cours des dialogues entre les couples encore ceci : à des intervalles irréguliers, des hommes et des femmes - déguisés ou pas - à différents stades de déshabillage eux aussi doivent sauter sur les locuteurs, les faire tomber ou s'accrocher à eux de n'importe quelle autre manière, se laisser traîner par terre jusqu'à être secoués par celui ou celle qui est en train de parler. Prière de s'inspirer de l'esthétique des films porno sur Canal+ ! Rappel : tout au long de la pièce, tout doit avoir l'air miteux et un peu misérable. Osez aller trop loin.

ISOLDE : Même quand on tient compte de la taille fortement exagérée des fourrures par rapport à leurs porteurs, c'était quand même une formidable déception.

CLAUDIA : Même des poissons jouent de manière plus agréable. Mon mari, quant à lui, veut aller à la pêche ou lire des livres sur la pêche. Mais cet animal n'a même pas réfléchi pour savoir ce qu'il veut. J'aurais dû lui conseiller un atelier de couture express pour sa fourrure, peut-être qu'il se serait conformé davantage à nos goûts.

ISOLDE : Kurt est un espace si singulier. Et il est limité par des habits singuliers. Mais ton Ours aurait pu se retourner plusieurs fois dans son vêtement, s'il l'avait vraiment voulu.

CLAUDIA : J'ai l'impression que le corps de le l'Élan a une bosse dressée sur le front. Pas besoin de mettre des petites annonces si c'est pour ne pas obtenir ce qu'on n'a jamais eu de toute façon.

ISOLDE : Il faudrait un assassin pour donner espoir aux femmes. Son comportement gagne en intérêt tant que les journaux le cherchent. Il se donne en spectacle dans un manteau en cuir, le manteau dévoile un présage dangereux.

CLAUDIA : Quand on choisit un costume pareil, il faut pouvoir le remplir.

ISOLDE : Et se remettre en état quand le corps s'est détérioré pour une raison quelconque.

CLAUDIA : Herbert est du moins bien disposé de temps en temps avant de me mettre sens dessus dessous.

ISOLDE : “ Karin ”, qui est-ce qui nous a envoyées sur le chemin de la vie afin de défoncer cette route toujours et toujours ?

CLAUDIA : Afin de nous y abandonner. Tu conduis ta barque avec quelqu'un qui se prend lui-même pour la barque et n'arrête pas de chercher des trous.

ISOLDE : Quelle aventure décevante ! *Elle donne une coup de pied à l'Élan en passant. L'animal vacille un peu puis continue à broûter.*

CLAUDIA : Vous ! Qu'est-ce qu'il y avait écrit dans la petite annonce ? Femme coquine ou femme cochonne ? Un animal se repose dans la forêt, c'est un ordre qui s'adresse à tous les randonneurs. Je m'installe confortablement sur le nouveau dessus de lit que notre canapé a eu pour Noël. Le nettoyage est fait dans la maison afin que Herbert puisse l'utiliser comme borbier dans lequel il s'enfonce une fois par semaine. Se place à côté des plantes. Des hommes, bondés comme des

supermarchés, s'impatientent de plonger leurs bras jusqu'aux épaules dans les autres. Résultat des courses ? Les bras rongés jusqu'aux os ! Comme si j'étais une braderie !

ISOLDE *fait un grand tour autour de l'Ours qui lui offre gentiment un morceau de cadavre* : Mon corps, je l'étale comme un coussin. Sans que je sois anesthésiée, quelqu'un m'attaque, les mains entourées de mes propres collants. Nous autres femmes, on se fait remarquer rien qu'en nous déshabillant. Nous ne leur ressemblons pas. On n'aurait pas dû faire ça !

CLAUDIA, *elle taquine l'Ours distraitement avec un bâtonnet. Celui-ci ne réagit pas.*

A l'Ours : Vous n'avez pas osé nous assassiner, hein ? On n'était peut-être pas votre genre, ou quoi ? Vous préférez les demoiselles complaisantes dont on garde un morceau de viande en souvenir qu'on pose comme une moule de cire devant le tronc des pauvres, pour que le saint vous redonne une fois encore un si bon vit performant.

ISOLDE : Je suis une femme d'un certain âge. Je suis le néant d'où rien ne vient.

Bientôt je tomberai en poussière. Nous voulions susciter l'attention, mais nous sommes passées bien trop vite.

CLAUDIA : Continuons de dribbler pour offrir notre ballon à un autre, plus expert en technique de service. Qu'il nous fasse sauter haut et nous arrache à nous. *Elle cajole distraitement la croupe de l'Élan qui lance un bref regard puis continue à broûter.*

CLAUDIA *à l'Ours* : Vous est-il déjà arrivé de vous jeter sur une proie et de remarquer ensuite que vous n'êtes qu'herbivore ? *L'Élan répond* : “ *Souvent !* ” Mon mari Herbert fait voltiger les chaussettes et pousse sa pointe. Lui-même reste empêtré dans la boue devant la télé.

ISOLDE : Kurt, dans une situation pareille, rentre doucement le moteur dans sa bagnole. Tout ça pour actionner quelque chose.

CLAUDIA *offre à l'Élan un bout d'emballage froissé contenant quelque chose à manger, celui-ci le renifle, secoue vigoureusement la tête, le renifle longuement*

une deuxième fois puis continue à broûter : On s'accorde une apparition dans une vraie petite annonce afin de s'étaler dans le journal. Et puis on se fait jeter au rebut.

ISOLDE à *l'Élan* : Monsieur l'animal, pourquoi n'avez-vous pas bandé aussi longtemps que vous l'aviez décrit ?

CLAUDIA à *l'Ours* : Pourquoi, Monsieur le fauve, n'avez-vous pas bandé du tout ? Et pourquoi avez-vous prétendu après, que nous avons eu un super orgasme ? Il n'y a que nous qui ne l'aurions pas remarqué.

ISOLDE : Nous sommes des bêtes de trait, autrement que vous !

ISOLDE *donne une claque sur la croupe de l'Élan, plus fort que toute à l'heure, celui-ci avance de quelques pas, puis continue à broûter.*

Les hommes se sont installés. Un défilé, comme dans le Songe d'une nuit d'été, traverse rapidement la scène, de manière peu professionnelle et dans le désordre, comme un jardin d'enfants qui se produit dans des costumes minables confectionnés à la va-vite. Des costumes de fleurs et d'animaux, mais misérables et mal seyants. Quelques enfants dedans !

KURT *cherchant à attraper le défilé* : Par ici le su-sucre ! Êtes-vous une vision fantomatique ? Tout gris et gambadant dans un filet ?

HERBERT *même jeu* : Avez-vous été métamorphosés ? C'est bien. On exploitera aussi le sexe de l'enfant à notre profit pour nous rendre plus heureux !

KURT : Êtes-vous aussi beaux en réalité ? Pas seulement quand vos mères vous voient passer à la vitesse ultrasonique dans le pot de leur corps ?

UN HOMME DEGUISE : Accroupis dans le nid douillet nous sommes des présages dangereux !

UNE FEMME DEGUISEE : Je fais les cent pas afin que vous puissiez constater que je n'ai pas peur !

ENFANT : Nous courons, maître, nous courons !

ENFANT : Ne me chassez pas et ne courez pas dans tous les sens à travers buissons, arbustes, marais, forêt !

ENFANT : N'apparais pas comme loup-garou ni comme feu. Je ne suis pas assez fou pour me mettre à brûler à cause de vous.

ENFANT : Je ne veux pas grogner, hennir, aboyer, bourdonner. Je n'imité pas de voix !
Je suis à part.

ENFANT : Pas flamboyer ! Pas comme le sanglier, pas comme le cheval, pas comme le chien, pas comme l'ours et le feu ensemble !

UN HOMME DEGUISE : Dois-je parler maintenant ? Non. Je m'en vais seulement pour éliminer l'origine d'un bruit. Je reviens tout de suite.

UN HOMME DEGUISE : Si j'avais suffisamment d'esprit pour quitter cette forêt, j'en aurais exactement ce qu'il me faudrait.

ENFANT *se défend contre Herbert qui essaie de l'attraper* : Faites attention à ne pas vous faire avaler par un rôti de bœuf !

HERBERT *essaie de tirer l'enfant vers lui, celui-ci peut cependant se libérer et s'échapper avec les autres membres du défilé* : Eh, l'enfant ! Bête de somme ! Il faut que tu me supportes !

KURT : Isolde ne veut pas céder un seul pouce de mon grand corps à l'enfant!

HERBERT : Parce qu'il a une peau plus lisse et veut toujours courir dans la même direction que son ballon. Personne d'autre qu'une femme ne vous reste à la fin. Avec Claudia c'est bien ainsi : elle ne peut pas savoir qui était l'homme qui s'est étalé sous elle. *Le défilé est parti.*

KURT : Ils sont partis. Isolde n'est habituée qu'à moi. C'est la raison pour laquelle jamais je ne pouvais pas lui plaire dans un costume.

HERBERT : Si j'étais resté moi-même ! C'est, au fond, une requête de propriétaires fonciers.

KURT : On aurait tout pu obtenir d'elles si elles étaient restées des enfants !

HERBERT : Pourquoi ont-elles exigé tout à coup des préliminaires durant une demi-heure ? C'est beaucoup plus qu'il leur en faudrait.

KURT : Veut-on, avant de décharger, foutre son zob dans leur con ne serait-ce qu'un instant pour le nettoyer, elles lui retirent son chauffe-pieds.

HERBERT : On attrape froid aux pieds, c'est clair.

KURT : L'un des deux animaux a dû offrir auparavant à Isolde de l'accompagner pendant son spectacle solo. Horde ! Troupeau !

HERBERT : Ils sont dopés comme des coureurs cyclistes ! Mais plus foncés. Pas comme nous.

KURT : Ces deux animaux-là ? Mais c'est inadmissible !

HERBERT : Assiègent des cars touristiques. Quémangent de la bouffe. Font feu de tout bois. Fourrure foncée.

KURT : Du mouchardage !

HERBERT : Comme des animaux. Le feu au cul sans cause. Causent sans feu.

KURT : Des disparus qui furent envoyés devant la porte de l'enfer parce qu'ils voulaient encore fumer une cigarette. Avec hésitation. Le journal avec les offres d'emploi fortement serré dans la main comme une sacoche. Elle peut à tout moment contenir une arme fatale, la sacoche.

HERBERT : Encore tout raides à cause du sperme qu'ils ont croisé sur la route.

KURT : Inspectant des meubles et des textiles pour la maison qu'ils ont trouvés à côté de nos femmes. Des conducteurs de micheline qui s'en font mettre plein les miches et n'en fichent pas une rame.

HERBERT : Ils ont dû répondre à une petite annonce ! Autrement c'est pas possible.

KURT : Nos femmes ont lancé des regards plus intéressés que nous ne pensions. Quelques minutes plus tard, un grand animal avec les genoux en compote émerge de la forêt.

HERBERT : Nous qui pensions, après toutes ces années, avoir effacé de leur visage leur expression béate avec nos doigts vigoureux.

KURT : Sortez des chiottes, fans de sodomie ! Au terrain de foot ! Les couillons s'agitent plus vite là-bas !

VOIX ENREGISTREE DU SERVEUR : Maintenant déchirez tous les filets et demeures dans lesquels vous avez rencontré des bêtes ! En attendant, nous avons préparé une vidéo qui portera sur vous un jugement sans appel. Le film sera présenté dans la rutilante Audi 80 rouge cerise devant à votre droite. Nous y avons dressé un écran pour vous. Montez la forêt ! Descendez l'écran ! Rassemblez-vous, les images sont encore chaudes ! Elles vous seront données en pâture, veuillez avancer, s'il vous

plaît ! Si votre popotin a besoin de dressage, allez-y, les galopins ! Vous êtes à la bonne adresse ! Concrétisation immédiate si feeling !

Dans la voiture en question - la marque n'a pas d'importance, ça dépend du sponsor, ça peut être une BMW ou une autre - apparaît un écran lumineux devant le siège du conducteur. L'intérieur de la voiture s'éclaire mystérieusement comme un écrin de tabernacle. Les personnes présentes dans leurs déguisements se rapprochent et s'attroupent autour du véhicule phosphorescent. Elles regardent à travers les fenêtres et les portes sur l'écran vidéo se trouvant à l'intérieur. Notre quatuor aussi se joint à eux. Seuls les animaux s'arrêtent brièvement, puis continuent à broûter.

ISOLDE à Karin en s'approchant lentement. Leurs maris, plus rapides, se fraient déjà un chemin parmi les autres participants : Mais c'est nous !

CLAUDIA : Sans doute, c'est nous ! La lumière se concentre sur notre figure ! Nous sommes à la télé !

ISOLDE : Mais seulement sur le câble.

CLAUDIA : J'ai regardé dans la gueule béante d'un animal criant et voudrais revoir ça maintenant.

ISOLDE : Ils ne font qu'ouvrir leur grande gueule, comme les nôtres à la maison. Nos charmes n'ont servi à rien.

CLAUDIA : Des fils florissants sont fauchés par la guerre tandis qu'on nous refuse la capture de cent grammes de vie dangereuse.

ISOLDE : Il m'est arrivé avec Kurt que mon cou a craqué sous ses dents. Qui est-ce qui m'échange dix bonnes années, à savoir les dernières, contre une nouvelle taille plus potelée ? Le gâteau que la vie a pétri de moi se précipite dans ma direction comme une avalanche. Une nouvelle jeunesse attend Kurt dans les buissons et elle n'aime pas attendre.

CLAUDIA : Cet ours-là a qualifié sa performance du nom de désir. Sans blague !

ISOLDE : Tout est plus captivant que Kurt quand il retombe sur son siège. Il a déjà perdu tous ses liquides en roulant à 180.

CLAUDIA : Nous aurions dû recouvrir les sièges-auto de caoutchouc.

ISOLDE : Ils ne lâchent même pas le caniche qui sommeille dans leur cœur. Le rappellent tout de suite en sifflant. Lui aussi est docile comme nous. *Des gémissements voluptueux proviennent de la voiture illuminée. Le public s'agglutine autour.*

CLAUDIA : Allons-y vite ! Sinon on ne verra plus rien.

ISOLDE : Ils avaient terminé plus tôt que prévu. Ces imitations de fourrure de léopard.

CLAUDIA : Étions-nous trop modestes ? Quand nous faisons paraître une petite annonce, il faut s'attendre à être contactées par des barbons qui n'ont rien à branler de toute la journée dans leur maison de retraite.

ISOLDE : Des barbons que la vie a déconnectés de leurs orteils. Le dentier qui nage dans le verre à côté d'eux. Leur produit de nettoyage est plus actif qu'eux. Moi aussi bientôt. Aujourd'hui je nage dans le bassin, demain je serai à côté de la plaque. *Les deux lorgnent dans la voiture. Enthousiasme.*

CLAUDIA : C'est nous ça ! Merveilleux.

ISOLDE : Mais c'est nous ! Fantastique ! Regarde, " Karin " ! Regarde la tronche de l'animal, représentée schématiquement de derrière, et là, une bouche, peut-être la mienne, accrochée à l'animal entre les jarrets comme un sachet de thé. Que c'est beau !

CLAUDIA : Une infusion tout au plus. Incroyable. Une posture que la vie nous a toujours refusée jusqu'alors. On a l'air en forme, je trouve. Un air de famille, puisque nous nous connaissons depuis longtemps. Super !

ISOLDE : Et maintenant - un régal inouï ! -, maintenant, il sort sa quéquette pour se branler, mais il réfléchit et te la tend. Ou est-ce à moi ? Chouette. C'est complètement fou ! Mais je reconnais cette taille-là. Où l'ai-je déjà vue ?

CLAUDIA : Moi aussi je reconnais cette forme. Pas mal. Mais la prochaine fois c'est nous qui prendrons les initiatives. Faut pas se laisser devancer à nouveau !

ISOLDE : Mais soyons prudentes, sinon les hommes croiront qu'il y a autant de possibilités que nous leur décrivons, et ils ne répondront pas.

CLAUDIA : J'ai déjà vu cette forme-ci très souvent, mais dans un autre contexte. Je veux dire toujours en débandade.

ISOLDE : Cette forme-là est souvent mon invitée, peut-être même qu'elle y habite !

CLAUDIA : Comme si tout Leoben¹² était derrière nous avec des dépliants touristiques.

ISOLDE : Herbert ! Mon Dieu, Herbert ! Et l'autre, ça doit être Kurt ! Il n'aime pas se redresser, celui-là. Kurt ! Tu étais super ! Super ! *Se fraye un chemin en direction de Kurt.*

CLAUDIA : Si celui-ci est Kurt, l'autre doit être Herbert. Tu étais formidable, Herbert, jamais tu n'étais aussi formidable avant d'avoir mis un costume ! Tu es comme ressuscité des morts. Extraordinaire ! Extraordurier !

CLAUDIA : Regarde-moi cette espèce d'homme ! C'est international, n'est-ce pas ?

ISOLDE : Regarde-moi ce Kurt ! Comme il bande, je veux dire comme il branle ! Dis un mot ! Montre ton machin ! Oui ! C'est cela !

CLAUDIA : Figure-toi que pendant un séjour de vacances au lac Balaton, six autres personnes pourraient se joindre à nous, des hommes avec des âmes en plus ! Magnifique. Des couples hongrois sympa et tout. Super ! Et tous, ils n'en croiront pas leurs yeux et auront recours aux mains. *Des gémissements enregistrés, très fort.*

ISOLDE : Je regarde calmement le partenaire sur cette image. Aucun danger que je le comprenne.

CLAUDIA : Extraterrestre, Herbert ! Comme tu saisis ton bout de femme pour lui caresser le bouton tapageur !

ISOLDE : Si la nature ne t'avait pas voulu ainsi, jamais elle ne t'aurait donné ces contours, Kurt !

CLAUDIA : C'était tout simplement... tout simplement... Évidemment que c'était simple !

ISOLDE : C'était, Kurt, comme si tes mesures et ta démesure étaient attachées à toi sur une étiquette. C'est le prix.

CLAUDIA : Pas toutes les femmes sont si bien en chair et si mobiles que nous.

ISOLDE : Pas mobiles, Claudia, automobiles !

¹² Ville en Styrie. [NdT]

CLAUDIA : Vacances en train auto. C'est pour ça que tu as été si fort, Herbert. Gras et gros parce que tu es descendu tout reposé.

ISOLDE : Ultra ! Ultra ! Contre ! Ultra ! Contraire !

Les femmes assaillent quasiment leurs maris, s'accrochent à eux, les hommes, un peu irrités et froissés, les secouent. Une petite lutte regardée avec intérêt par les spectateurs.

ISOLDE : Maintenant, écoute-moi, Kurt.

CLAUDIA : Maintenant, écoute-moi à la lettre, Herbert !

HERBERT : L'homme a beau s'imaginer qu'il rentre chez lui, voici qu'arrivent les couples qui étaient signalés dans une petite annonce avec leurs nichons et leurs bites. Par un policier. Dans la cellule de la vie.

KURT : Le sexe a attaché l'homme entier en guise de marchandise sur le siège arrière de sa moto. Ah, ces véhicules à deux roues ! Danger ! Danger ! L'homme freine tout le temps avec son propre sexe !

HERBERT : La promenade se termine quand on commence à se sentir chez soi. On ne se sent pas chez soi seulement parce qu'on est trop fatigué pour se promener.

KURT : Vous ne semblez plus connaître votre lieu de destination, Isolde, Claudia.

CLAUDIA : On n'a vu que vous comme culbuteurs dans l'antre de l'animal.

ISOLDE : Il était toujours évident pour nous que vous seuls pouviez être l'homme dans l'animal.

CLAUDIA : On a chaussé nos bottes de sept lieues pour un animal et on finit toujours par tomber sur... vous !

Elles s'accrochent aux hommes et se font traîner un peu par eux. Les hommes courent en haletant et fous de rage vers les deux animaux-totems qui arrêtent de manger et dressent l'oreille. Aussitôt les hommes, encore tout essoufflés, commencent à les rouer de coups.

OURS *accuse les coups, tend suppliant un morceau de charogne comme s'il demandait la paix* : S'il vous plaît ! Vous offrir un morceau ? Y en a pour tout le monde.

ÉLAN *même jeu* : Paix ! *S'écarte un peu, se fait battre.* Y a de l'herbe pour tout le monde. J'peux me pousser un peu. Il y a une place sur terre, et le ciel pèse lourd.

OURS : Exactement comme mon collègue le dit. Quand on mange, nous autres animaux sommes inséparables, parce que l'un dévore l'autre.

ÉLAN : Moi, je ne fais que casser la graine. Je ne vous couperai pas l'herbe sous le pied !

KURT *donne un coup de pied dans les flancs de l'Élan qui le fait vaciller* : Les immigrés dehors ! Vous ne faites que salir ce qui nous est sacré.

HERBERT : Êtres inutiles ! On n'a jamais vu un animal reculer d'une table quand il est invité.

KURT : Ces créatures aux formes sculpturales - *donne un coup* - cherchent d'abord à faire connaissance, puis ils mangent le pain des Autrichiens.

HERBERT : Et ils finissent par prendre nos femmes.

KURT : Ce ne sont que des femmes puisque nous sommes des hommes. Puis la nuit arrive. Un étranger s'introduit sous forme de sexe entre nous et Dieu.

HERBERT : Dehors ! Dehors !

OURS : Veuillez aider à manger ! C'est de gaieté de cœur ! *Vacille.*

ÉLAN : Assez de place pour tout le monde. *Vacille.*

HERBERT : Sortez de nous où vous traînez comme des parties honteuses et nous faites faire du travail !

KURT : Vous ne faites que rappeler les ténèbres qui sont en nous. Allez, ouste ! Hors d'ici !

Maintenant, les autres participants à l'orgie commencent aussi à se diriger vers les animaux et à les rouer de coups.

ISOLDE : Les pauvres bêtes ! Elles n'ont fait de mal à personne ! *Frappe.*

CLAUDIA : Créatures de la sobriété ! Antithèse de l'homme. Sont définitivement innocentes. *Frappe.*

ISOLDE : Ainsi se termine votre promenade, parce que vous n'avez pas de maître.

Finis la chasse et les reniflements et les pissats dans tous les coins ! C'est trop

simple de courir et de dédaigner les apparitions. *Frappe*. Pauvres bêtes ! Si innocentes.

CLAUDIA : La nature est toujours la réponse aux questions bêtes. *Frappe*. Plus courir à travers la nuit, toi ! Toi entre chien et loup ! Être plus que nous ! Être plus que nous !

Les animaux disparaissent dans la foule.

KURT : Vite, à travers la plaine. Vous ne pouvez pas rester ici.

HERBERT : Comme si vous dérangiez des naturalistes. Nous voulons rester les seuls sauvages ici.

OURS : Aïe ! Ils ont oublié notre tempérament. *S'écroule*.

ÉLAN : Hélas ! Je voulais vous faire goûter au souverain bien. Qui tient compte de ma mansuétude ? *S'écroule. Les deux animaux sont littéralement submergés par les hommes.*

OURS *étouffé* : Maintenant vous pourrez avoir ma nourriture.

ÉLAN *même jeu* : Vous pouvez avoir mon lopin de terre maintenant.

KURT : On s'en va ! C'est nous qu'on fait bouillir dans la marmite !

HERBERT : C'est cela. Nous sommes notre seul régime.

Le groupe est installé par terre maintenant. Ils ont mangé des morceaux de viande provenant des animaux et commencent à ronger les os. Soudain, deux étudiants de philosophie japonais habillés en costume-cravate sortent, à la vue de tous, des fourrures vides étendues par terre, il est clairement visible que les animaux, c'était eux. Ils portent des ordinateurs portables de Sony - penser à l'effet publicitaire ! - sur lesquels ils lisent leur texte. Ils sortent impassibles de la fourrure, se séparent de la foule vorace et avancent vers l'avant-scène. L'écran lumineux des ordinateurs projette une lueur bleuâtre sur les visages. Je les appelle É 1 et É 2. À l'arrière l'orgie des festoyants qui balancent les os par-dessus les épaules. Sur des moniteurs, on voit maintenant de beaux documentaires sur la vie des animaux, dans lesquels des ours et des élans se promènent indemnes et heureux dans la nature, mangent ou se font manger. Les étudiants parlent très calmement.

- É 1 : On ne pense pas dans la nature, on agit simplement. Dans ce vide immense d'exhibition et de procréation, nous sommes mis au défi, tenant la baguette divinatoire devant nous en tremblant d'y comprendre quelque chose.
- É 2 : Oui. Quelque chose qui était dissimulée. À moins que nous l'ayons créée nous-mêmes ? Un insecte humain est-il sorti de la forme en laissant sa carapace, ou bien l'homme doit-il d'abord rentrer dans cette forme qui l'attend ?
- É 1 : Des failles s'ouvrent dans lesquelles l'inexplicable amorce son retour. Puis à nouveau des résidus étranges ayant conservé la forme de quelque chose, mais la forme de quoi ?
- É 2 : Nous nous imposons à la nature jusqu'à ce qu'il ne reste plus que nos os, nos odeurs.
- É 1 : Pourquoi la salle, qui était si belle, doit-elle maintenant soulever son propre rideau de scène pour nous montrer comme engendrement ?
- É 2 : Parce que nous voulons être plus grands que nous ne l'étions jamais et cependant ne pouvons être qu'aussi grands que la forme qui nous était destinée.
- É 1 : Faut-il sauver notre survie ou pas ?
- É 2 : Seulement pour avoir, dans cette salle immense, quelque chose à commander dans le catalogue de vente à distance qui se contente de nous proposer nous-mêmes. Autant de mensualités que nous puissions payer, nous n'entrons jamais entièrement en notre possession.
- É 1 : Nous ne nous atteignons jamais tout à fait.
- É 2 : En revanche, nous laissons des traces.
- É 1 : Le mystère a peut-être déjà eu lieu ?
- É 2 : Rien d'autre n'a lieu que du non-mystère. Nous ne faisons que regarder par terre pour voir si nous pouvons ramasser quelque chose de nous-mêmes.
- É 1 : Quelle présomption d'avoir voulu produire notre assomption !
- É 2 : Quelle merveille, cette électronique. Voilà un système de prise immédiate qui résout hautement son objet.
- É 1 : Il suffit que nous soyons camarades et que nous nous partageons l'appareil photo.

É 2 : Regarde ! Ici, les montagnes sont côte à côte et ne font absolument rien du tout.

É 1 : Tant qu'une piste est tracée, personne ne pourra nier qu'il a été là.

É 2 : Quand on nous envoie au charbon, nous revenons sous forme d'écho qui a perdu la mémoire du cri.

É 1 : Ici tout le réel a déjà été ramassé sous forme de moisson.

É 2 : Les chasseurs essaient de s'en emparer.

É 1 : Ils ont droit à leur proie, cette marchandise blanche et molle.

É 2 : Des cocons vides d'où ces gourmands se sont depuis longtemps retirés.

É 1 : Ils ne reposent sur rien d'autre que sur eux-mêmes.

É 2 : À les voir comme ça, il peut en surgir un jour des horreurs.

É 1 : Ils resteraient toujours les mêmes avec leur mauvais caractère.

É 2 : Peut-être des récipients qui gardent leur forme après s'être soustraits à eux depuis longtemps.

É 1 : Quand ils se rendront, il sera trop tard de repenser leur production.

É 2 : Alors ils seront là et termineront toutes les choses qu'ils ne sont pas.

Rideau